



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

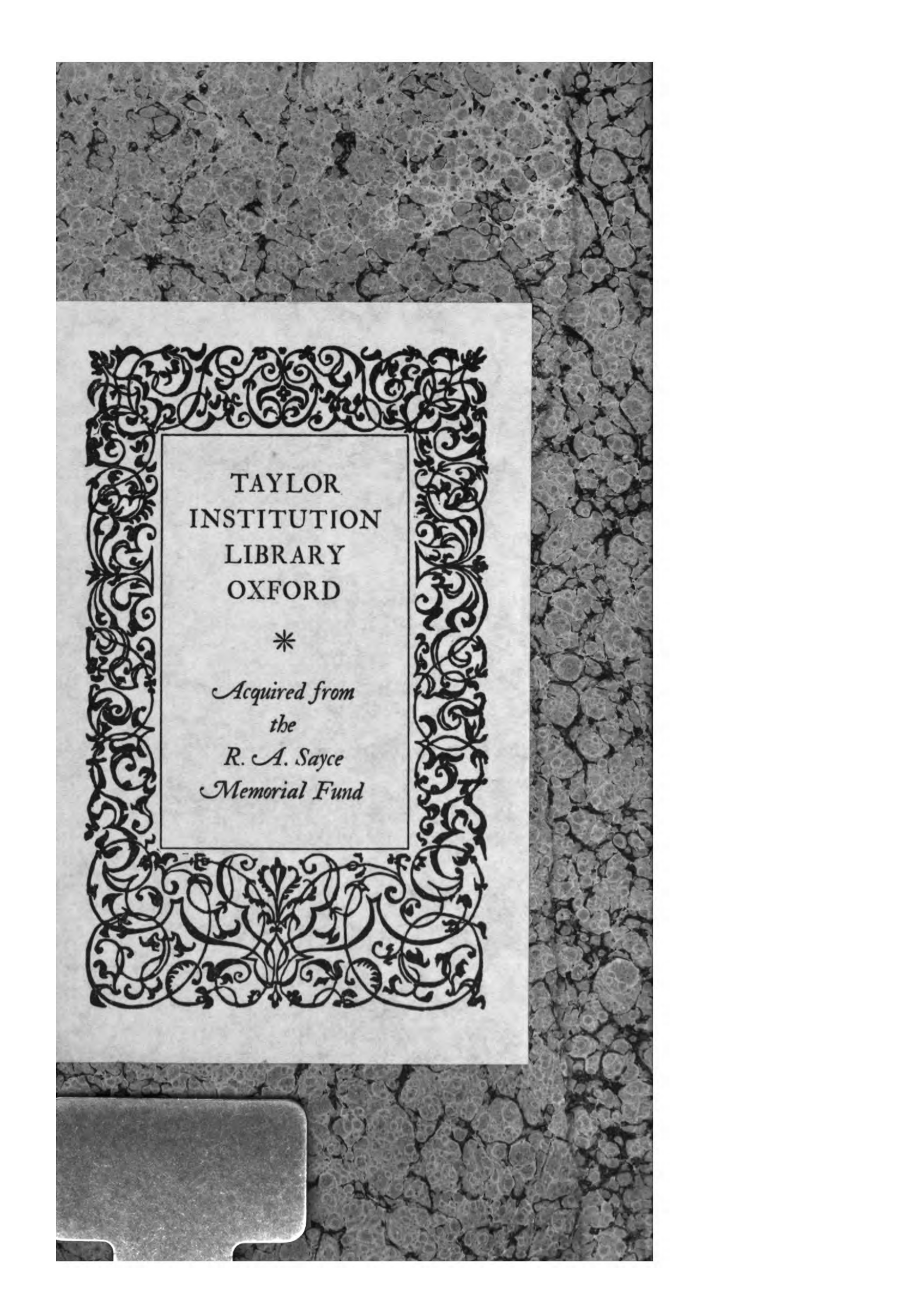
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

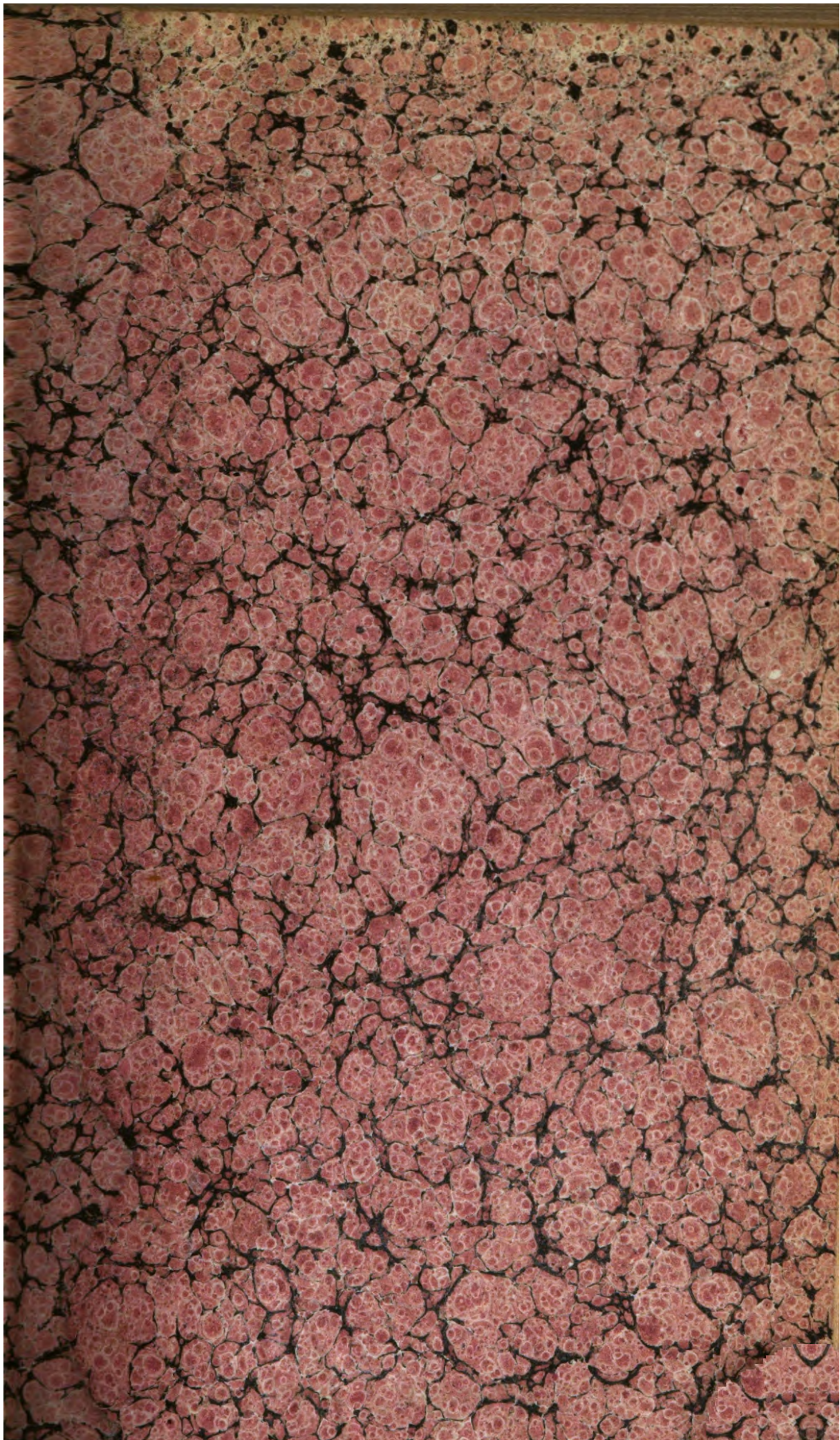


The image shows a book cover with a marbled paper background. A central white rectangular label is framed by an intricate, black, ornate border of floral and scrollwork designs. The text on the label is centered and reads:

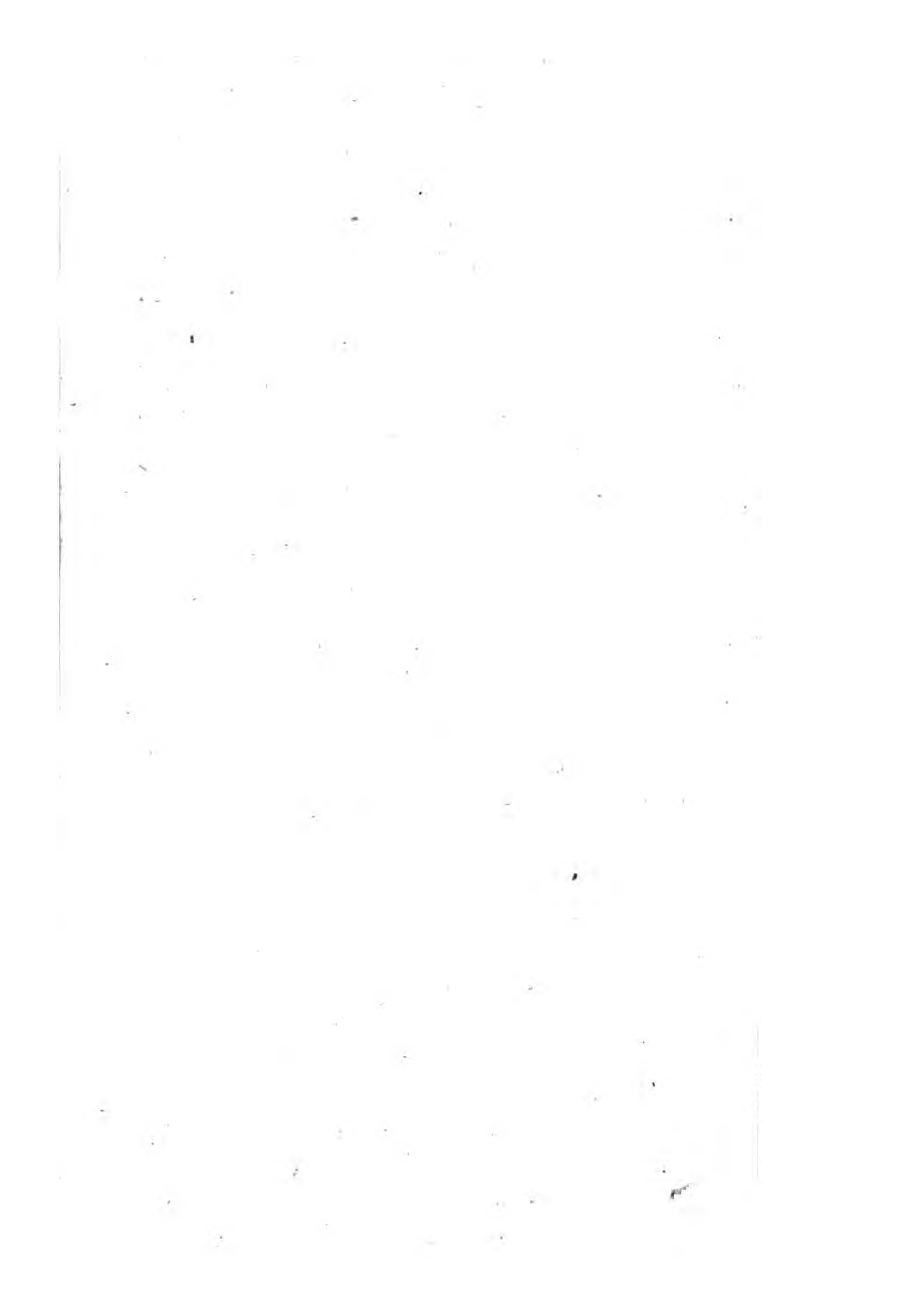
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

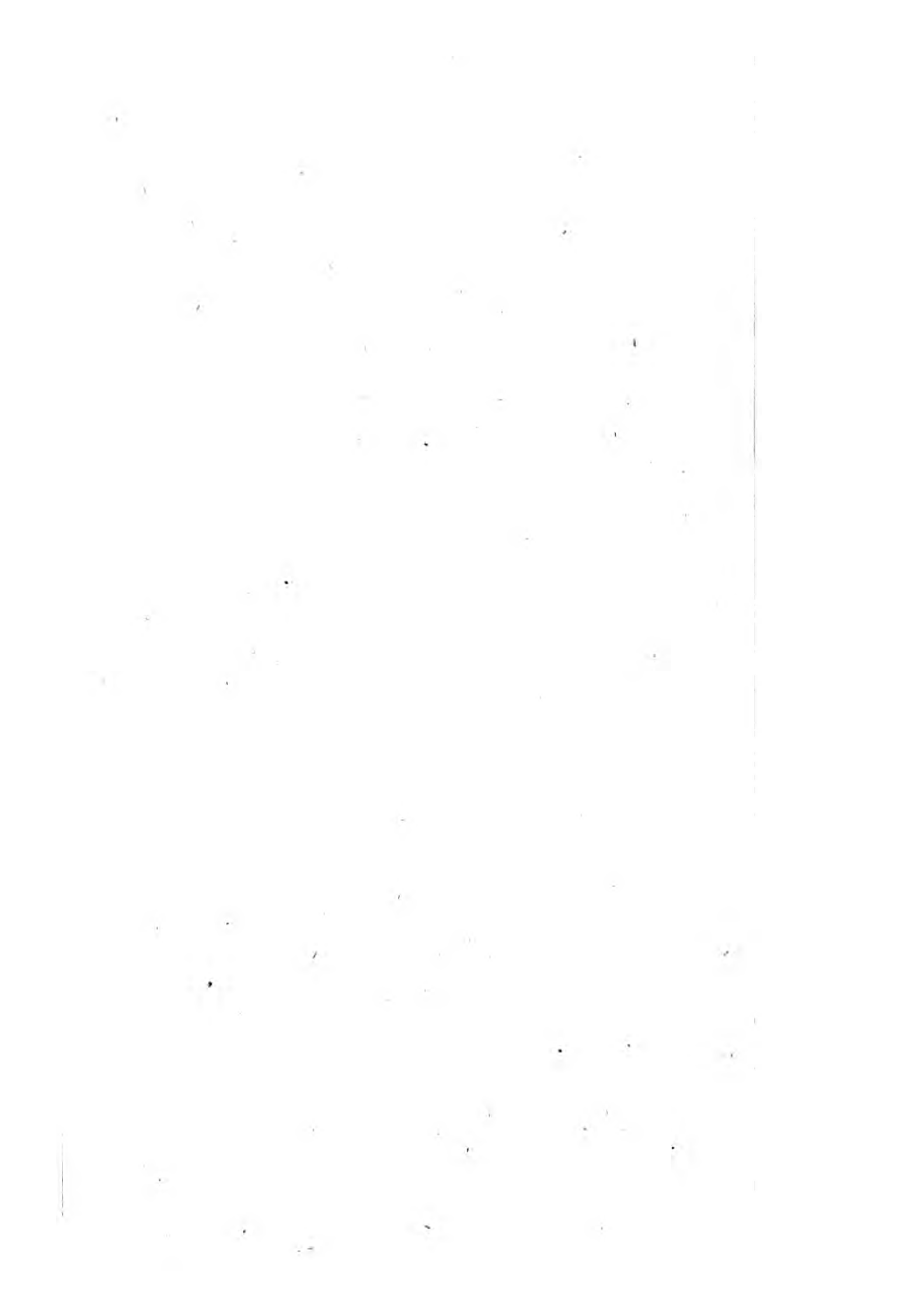


*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



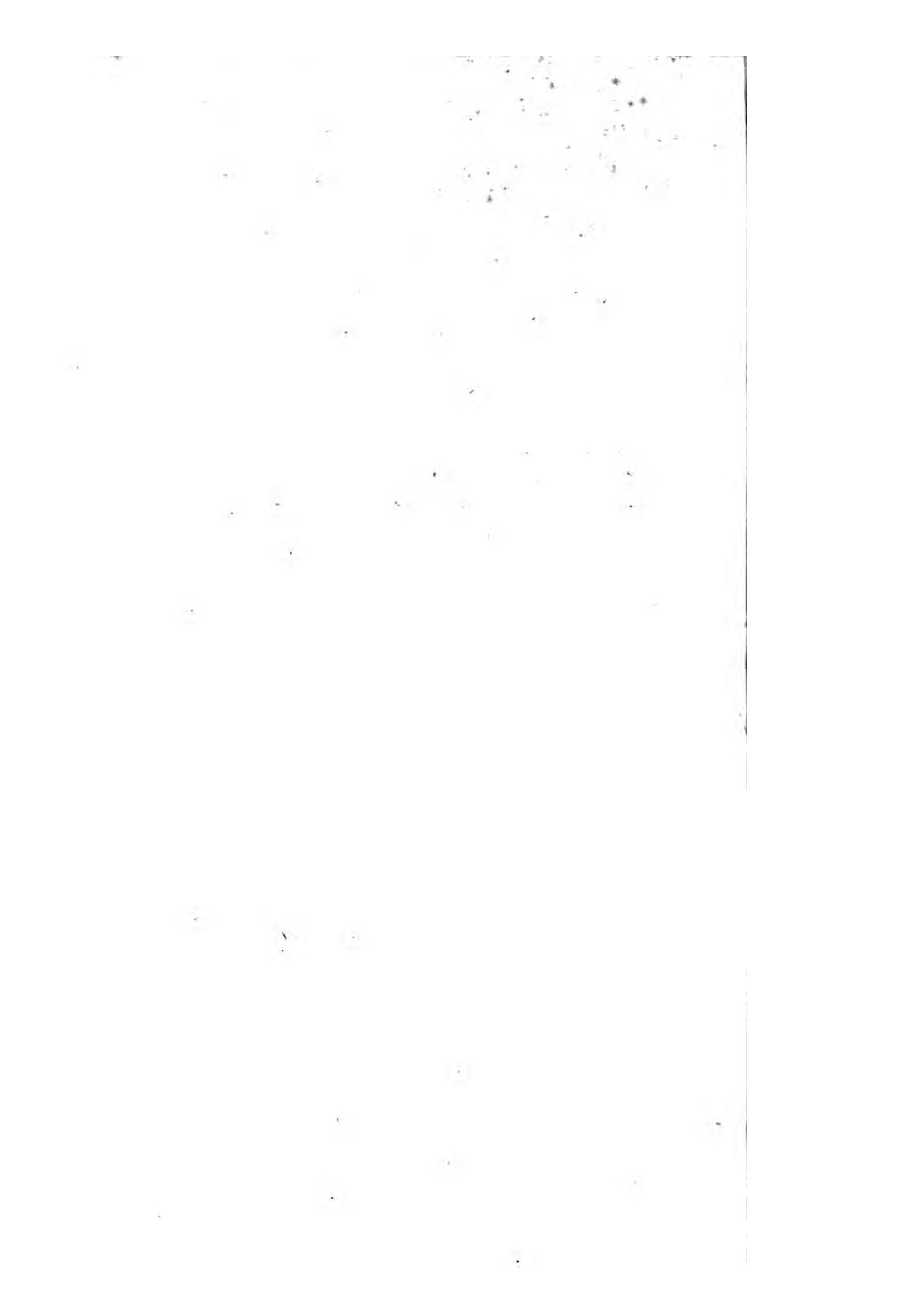
Vet. Fr. III A. 1233





BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.

1827.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

SUITE
DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XIII.

DE JUGER DE LA MORT D'AUTRUI.

Sommaire. Tout homme se flatte d'échapper longtemps à la mort. L'un croit que la nature entière est intéressée à sa conservation; l'autre, s'il est en danger, s' imagine qu'il ne peut périr sans que le monde entier ne soit bouleversé. — Avant d'attribuer du courage à beaucoup de personnages dont on cite les derniers moments, il faut examiner dans quelles circonstances ils se trouvoient. La fermeté que nous admirons en eux ne venoit souvent que de la crainte de su-
VI.

bir une mort ou lente ou honteuse. — Lâcheté de quelques hommes qui, après avoir résolu de se donner la mort, s'en sont repentis. — Quelles sont les morts véritablement courageuses.

Exemples : César; Caligula; Tibère; Héliogabale; Lucius Domitius; Plautius Sileranus; Albucilla; Démosthène; Fimbria; Ostorius; Adrien; — Socrate; Pomponius Atticus; Cléanthes; Tullius Marcellinus; Caton.

QUAND nous iugeons de l'assurance d'autrui en la mort, qui est sans doute la plus remarquable action de la vie humaine, il se fault prendre garde d'une chose, Que malaysement on croit estre arrivé à ce point. Peu de gents meurent, resolu que ce soit leur heure dernière; et n'est endroit où la piperie de l'esperance nous amuse plus : elle ne cesse de corner aux oreilles : « D'autres ont bien esté plus malades sans mourir; L'affaire n'est pas si desesperee qu'on pense; et au pis aller, Dieu a bien faict d'autres miracles. » Et advient cela, de ce que nous faisons trop de cas de nous : il semble que l'université des choses souffre aulcunement

de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnee à nostre estat ; d'autant que nostre veue alteree se represente les choses abusivement, et nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur fault : comme ceulx qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel, et la terre vont mesme bransle et quant et quant eulx :

Provehimur portu, terræque urbesque recedunt ¹.

Qui veid iamaïs vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

Iamque caput quassans, grandis suspirat arator,

.....
Et cùm tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis,
Et crepat antiquum genus, ut pietate repletum ².

¹ La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. *Enéide*, l. 3, v. 72.

² Le vieux laboureur secoue, en soupirant, sa tête chauve ; il compare le temps passé avec le présent ;

Nous entraînons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si aysement, ny sans solenne consultation des astres ; *tot circa unum caput tumultuantes deos* ¹ ; et le pensons d'autant plus , que plus nous nous prisons : « Comment ! tant de science se perdrait elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcly des destinees ? Un' ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'un' ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies despendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud ? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un : de là viennent ces mots de Cæsar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menaceoit :

il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. LUCRET. l. 2, v. 1165.

¹ Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. M. SENECA. *Suasoriar.* l. 2, suasor. 4.

Italiam si, cœlo auctore, recusas,
 Me pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,
 Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
 Tutelâ secure meï¹ :

et ceulx cy,

Credit iam digna pericula Cæsar
 Fatis esse suis ; tantusque evertere (dixit)
 Me superis labor est, parva quem puppesedentem,
 Tam magno petiere mari² :

et cette resverie publicque, que le soleil
 porta en son front, tout le long d'un an, le
 dueil de sa mort :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,

¹ Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores qui tu conduis, et voilà pourquoi tu te troubles ! Fort de mon appui, précipite-toi à travers la tempête. LUCAN. l. 5, v. 579.

² César reconnoît enfin des périls dignes de son courage. Quoi ! dit-il, les immortels ont besoin de tant d'efforts pour perdre César ! ils attaquent le frêle esquif où je suis assis, de toute la fureur des mers. LUCAN. l. 5, v. 653.

Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine textit ¹ :

et mille semblables, ne quoy le monde se laisse si ayseement piper, estimant que nos interests alterent le ciel, et que son infinité se formalise de nos menues actions, *Non tanta cœlo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor* ².

Or, de iuger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encores certainement estre au dangier, quoyqu'il y soit, ce n'est pas raison; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect: il advient à la pluspart de roidir leur contenance et leurs paroles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encores iouir vivants. D'au-

¹ A la mort du grand César, le soleil prit part au malheur de Rome, et couvrit son front d'un voile lugubre. VIRG. *Géorg.* l. 1, v. 466.

² Il n'y a point de si grande alliance entre le ciel et nous, qu'à notre mort la lumière des astres vienne à s'éteindre. PLINÉ, *Hist. nat.* l. 2, c. 8.

tant que i'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur desseing; et de ceulx mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir ¹ si c'est une mort soudaine, ou mort qui ayt du temps. Ce cruel ² empereur romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort; et si quelqu'un se desfaisoit en prison, Celuy là m'est eschappé, » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

Vidimus et toto quamvis in corpore cæso

¹ *A examiner.*—Il est nécessaire d'observer si c'est une mort soudaine, ou qui vienne, pour ainsi dire, à pas comptés.—C.

² Le cruel empereur qui vouloit faire sentir la mort à ses prisonniers, c'étoit Caligula, comme on peut voir dans sa *Vie*, écrite par SUÉTONE, § 30; et c'est Tibère qui dit d'un prisonnier nommé *Carvilius*, qui s'étoit tué lui-même, qu'il lui étoit échappé : *Carvilius me evasit*. SUÉTONE, dans la *Vie de Tibère*, § 61. Mais ces deux monstres se ressemblent si fort en cruauté, qu'il est aisé de prendre l'un pour l'autre. — C.

Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
Durum sævitæ, pereuntis parcere morti ¹.

De vray, ce n'est pas si grand' chose d'establi-
r, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est
bien aysé de faire le mauvais avant que de
venir aux prises : de maniere que le plus
effeminé homme du monde, Heliogabalus,
parmi ses plus lasches voluptez, desseignoit ²
bien de se faire mourir delicatement où l'oc-
casion l'en forceroit; et, à fin que sa mort ne
desmentist point le reste de sa vie, avoit
faict bastir ³ exprez une tour sumptueuse,
le bas et le devant de laquelle estoit planché
d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se
precipiter; et aussi faict faire des chordes
d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler;
et battre une espee d'or pour s'enferrer; et
gardoit du venin dans des vaisseaux d'eme-

¹ Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de
plaies n'avoit pas encore reçu le coup mortel, et dont
on ménageoit la vie, par un excès inouï de cruauté.
LUCAN. l. 4, v. 178.

² *Projetoit bien.*

³ LAMPRIDE, p. 112, 113, *Hist. August.*—C.

raude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

Impiger..... et fortis, virtute coactà ¹;

toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre ². Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoureux, se sont resolués à l'exécution, il fault veoir, dis ie, si c'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celui de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cæsar, Lucius Domitius, prins en ³ l'Abbruzze, s'estant em-

¹ Courageux par nécessité. LUCAN. l. 4, v. 798.

² Si on l'eût mis dans ce cas.

³ Je mets ici l'Abbruzze au lieu de la Prusse, faute d'impression que j'ai trouvée dans toutes mes éditions de Montaigne. Sur cette aventure de Domi-

poisonné¹, s'en repentit aprez. Il est advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir, et de son premier essai n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair luy repoulsant le bras, se reblecea bien fort à deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais gagner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procez à Plautius Silvanus, Urgulania², sa mere grand', luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se fait couper les veines à ses gents. Albucilla³, du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en fait le capitaine Demosthenes⁴ aprez sa route en la Sicile : et C. Fimbria⁵, s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valet de

tius, voyez PLUTARQUE, dans la *Vie de J. César*, c. 10.—C.

¹ PLUTARQUE, *Vie de J. César*, c. 10.—C.

² TACITE, *Annal.* l. 4.—C.

³ *Id. ibid.* l. 6, à la fin.—C.

⁴ PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 10.—C.

⁵ APPIEN D'ALEXANDRIE, *de Bello Mithrid.*—C.

l'achever. Au rebours, Ostorius ¹, lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poignard droict et ferme; et, se donnant le bransle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea. C'est une viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace: et pourtant l'empereur Adrianus ² feit que son medecin marquast et circonscrivist, en son tectin, iustement l'endroit mortel, où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voylà pourquoy Cæsar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, « La moins premeditee, respondit il, et la plus courte ³. » Si Cæsar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Pline, est le souverain heur de la vie

¹ TACITE, *Annal.* l. 16.—C.

² XIPHILIN, *Vie d'Adrien.*—C.

³ *In sermone nato... quisnam esset finis vitæ commodissimus, repentinum inopinatumque pretulerat.* SUÉTON. *in J. Cæsar.* §.87.

humaine ¹. » Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir, les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer ; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir ;

Emori nolo, sed me esse mortuum nihil æstimo ² :

c'est un degré de fermeté auquel i'ay expérimenté que ie pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent dans les dangiers ; ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une tres-certaine esperance, sans esmoy, sans altera-

¹ *Mortēs repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas.*
Hist. nat. l. 7, c. 53.

² Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir.
CICÉRON. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 8.

tion, et d'un train d'actions et de paroles ravalé ¹ plustost et anonchaly ², que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation ³.

Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero escript, estant malade, fait appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis; et leur dict ⁴ qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa delibération, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voilà sa maladie guarie par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisant feste d'un

¹ *Rabaissé.*—E. J.

² *Rendu nonchalant, languissant, sans force et sans effet.*—E. J.

³ *Pensée.* Du mot latin *cogitatio*, qui signifie *pensée*, a été fabriqué *cogitation*, qui se trouve aussi dans NICOT.—C.

⁴ CORN. NEPOS. *Vie d'Atticus*, vers la fin.—C.

si heureux evenement, et s'en resiouissants avecques luy, se trouverent bien trompez, car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour, franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un' autre fois. Cettuy ci ayant recogneu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne; car estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophe Cleanthes¹ est fort pareille : Les gengives² luy estoient enflées et pourries; les medecins luy conseil-

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Cléanthe*, l. 8, segm. 176. — C.

² Ou *gencives*, comme on a mis dans les dernières éditions, et comme nous parlons présentement. — C. — *Gengive* vient du latin *gingiva*, d'où vient également notre mot actuel *gencive*, par le changement ordinaire du *g* en *c*. — E. J.

lerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné deux iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé ; luy, au rebours, goustant desjà quelque douceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort avancé.

Tullius Marcellinus ¹, ieune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoyque les medecins luy en promissent guarison certaine, sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dict Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes ; les aultres, par flatterie, celuy qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable : mais un stoïcien luy dict ainsi ² : « Ne te travaille
« pas, Marcellinus, comme si tu deliberois
« de chose d'importance : ce n'est pas grand'

¹ SÉNÈQUE, ép. 77. — C.

² *Id. ibid.*

* chose que vivre; tes valets et les bestes vivent : mais c'est grand' chose de mourir honnestement, sagement et constamment. Songe combien il y a que tu foyes mesme chose, manger, boire, dormir; boire, dormir et manger : nous rouons ¹ sans cesse en ce cercle : Non seulement les mauvais accidents et insupportables, mais la satieté mesme de vivre donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoin d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient des'en mesler; mais ce philosophe leur fait entendre que les domestiques sont soupçonnez lors seulement qu'il est en doute si la mort du maistre a esté volontaire : aultrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti ².

¹ *Nous tournons.* C'est ce que signifie *rouer* dans NICOT. — C. — Il a encore cette signification en terme de marine : on dit *rouer une manœuvre*, pour la plier en rond, *in orbem circumvolvere*. Ainsi *rouer*, c'est tourner comme une roue. — E. J.

* C'est tuer un homme, que de le sauver malgré lui. HOR. *de Arte poet.* v. 467.

Aprez il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or, estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il fait despartir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer ny de sang ; il entreprint de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr ; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer¹. Et pour se donner loisir de la marchander², ayant quitté toute nourriture, le troisiemes iour suyvant, aprez s'estre faict arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aulcune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiees et digerees. Mais afin que le seul Caton peust

¹ *De la goûter.* — E. J.

² *SÉNÈQUE, epist. 77.* — C.

18 ESSAIS DE MONTAIGNE,

fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin luy feist avoir mal en la main, dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la collecter¹, renforçant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le représenter en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles; plustost que l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps: car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

CHAPITRE XIV.

COMME NOSTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY
MESME.

Sommaire. L'homme qui se trouveroit placé entre deux objets *également* propres à exciter son envie, ne sauroit pour lequel se décider. Mais le cas supposé est impossible, et il y auroit tou-

¹ De l'affronter, de se mesurer avec elle.

jours une raison légère, même *imperceptible*, qui porteroit à faire un choix. — Cette hypothèse, au reste, et tant d'autres de même espèce, ne servent qu'à fortifier dans leur opinion ceux qui pensent que tout n'est ici bas que doute et incertitude.

Exemple : Pline.

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux pareilles envies : car il est indubitable qu'il ne prendra iamais parti, d'autant que l'application et le choix porte inégalité de prix, et qui nous logeroit entre la bouteille et le jambon, avecques egual appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doute remede que de mourir de soif et de faim. Pour pourveoir à cet inconvenient, les stoïciens^r, quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plutost l'un que l'autre, estants tous pareils, et n'y

^r PLUTARQUE, dans les *Contredits des philosophes stoïques*, c. 24. — C.

ayant aucune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference pour legiere qu'elle soit; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque choix qui nous tente et attire, quoyque ce soit imperceptiblement: pareillement qui presupposera une fiscelle egualement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez vous que la faulsee commence? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent, par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvant iamais ioindre, et la pierre philosophale, et la quadrature du cercle, où la raison et l'effect

sont si opposites ; en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline : *Solum certum nihil esse certi, et homine nihil miseriùs aut superbiùs*¹.

CHAPITRE XV².

QUE NOSTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA
MALAYSANCE.

Sommaire. C'est la difficulté d'obtenir, et la crainte de perdre, qui donnent plus de prix aux jouissances. — Les obstacles rendent les plaisirs de l'amour plus piquants. — Tout ce qui est étranger a plus d'attrait pour nous. — Défendre une chose, c'est la faire désirer ; mais l'abondance nous est aussi à charge que la di-

¹ Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme. *PLIN. Hist. nat.* l. 2, c. 7. — C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, *Bourdeaux*, 1580. — C.

² Les derniers mots de ce chapitre prouvent que Montaigne avoit trente ans lorsqu'il l'écrivit.

sette. Si les femmes se voilent et affectent de la pudeur, c'est pour exciter nos désirs.—Le zèle pour la religion se ranime au milieu des troubles et des agitations.— En défendant les divorces, on a affaibli les nœuds du mariage.— La sévérité des supplices, loin d'empêcher les crimes, en augmente le nombre. Il y a des peuples qui ont existé sans lois répressives. Montaigne, au milieu des guerres civiles, a garanti sa maison de toute invasion, en la laissant ouverte et sans défense.

Exemples : Lycurgue et les lois de Lacédémone; la courtisane Flora; l'impératrice Poppée; le peuple des Argippées.

IL n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage parti des philosophes. Le remaschois¹ tantost ce beau mot qu'un ancien² allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celui à la perte duquel nous sommes preparez; » *In æquo est dolor amissæ rei, et*

¹ *Remascher*, au figuré, o'est repasser plusieurs fois dans son esprit.— E. J.

² SÉNÈQUE, epist. 4.

timor amittendæ ¹ ; voulant gagner par là que la fruition de la vie ne nous peult estre vraiment plaisante , si nous sommes en crainte de la perdre.

Il se pourroit toutesfois dire , au revers , que nous serrons et embrassons ce bien , d'autant plus estroict et avecques plus d'affection que nous le veoyons nous estre moins seur , et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evidemment , comme le feu se picque à l'assistance du froid , que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

Si numquam Danaën habuisset ahenea turris ,
Non esset Danaë de Jove facta parens ² ;

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust , que la satieté qui vient de l'aisance ; ny rien qui l'aiguise tant , que la

¹ Le chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit. SENECA. epist. 98.

² Si Danaë n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain , elle n'eût jamais donné des fils à Jupiter OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 27.

rareté et difficulté : *omnium rerum voluptas, ipso quo debet fugare periculo, crescit* ¹.

Galla, nega : *satiatur amor, nisi gaudia torquent* ².

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient practiquer qu'à la desrobbee ³, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchez ensemble qu'avec d'autres. La difficulté des assignations, le dangier des surprinses, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,
 et latere
Petitus imo spiritus ⁴;

¹ En tout, le plaisir reçoit un nouvel attrait du péril même qui devoit nous en éloigner. *SENEC. de Benefic. l. 7, c. 9.*

² Galla, refuse-moi quelquefois : l'amour se rassasie bientôt, si le plaisir n'est mêlé de tourment. *MARTIAL. l. 4, epigr. 37.*

³ Voyez *PLUTARQUE, Vie de Lycurgue.*

⁴ Et la langueur, et le silence, et des soupirs tirés du fond du cœur. *HOR. Epod. lib. od. 11, v. 13.*

c'est ce qui donne pointe à la saulse. Combien de jeux treslascivement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour ? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucrée quand elle cuict, et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit : n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.

Quod petiere, premunt arcetè, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpè labellis :

.....

Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt².

Il en va ainsi partout ; la difficulté donne prix aux choses : ceux de la Marque d'An-

¹ PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 1. — C.

² Ils serrent avec fureur l'objet de leurs désirs ; ils le blessent, et, d'une dent cruelle, impriment sur ses lèvres des baisers douloureux ;... ils sont animés, par de secrets aiguillons, contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. LUCRET. l. 4, v. 1076.

cone¹ font plus volontiers leurs vœux à saint Jacques², et ceux de Galice à Nostre dame de Lorete : on fait au Liege³ grande feste des bains de Lucques; et en la Toscane, de ceux d'Aspa⁴ : il ne se veoid guerres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme, tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. J'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel à la senteur des iuments on ne pouvoit venir à bout: la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et outrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

¹ La Marche d'Ancône, en Italie, où est Notre-Dame de Lorette. — C.

² Saint Jacques de Compostelle, en Galice. — C.

³ A Liège, ou aux eaux de Spa, près Liège. — E. J.

⁴ De Spa, près Liège. — C.

Transvolat in medio posita , et fugientia captat ¹.

Nous deffendre quelque chose , c'est nous en donner envie :

Nisi tu servare puellam

Incipis , incipiet desinere esse mea ² :

nous l'abandonner tout à faict , c'est nous en engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest , mihi quod deficit , dolet ³ :

le desir et la jouissance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maîtresses est ennuyeuse ; mais l'aysance et la facilité l'est , à vray dire , encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons

¹ Il dédaigne ce qui est à sa disposition , et poursuit ce qui fuit. HOR. sat. 2, l. 1, v. 108.

² Si tu me fais garder ta maîtresse , elle cessera bientôt d'être à moi. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 47.

³ Tu te plains de ton superflu , et moi de mon indigence. TERENCE. *Phorm.* act. 1, sc. 3, v. 9.

la chose desirée , aiguissent l'amour et le reschauffent ; mais la satieté engendre le desgoust ; c'est une passion mousse , hebetee , lasse et endormie.

Si qua volet regnare diù , contemnat amantem ¹.

Contemnite, amantes :

Sic hodiè veniet , si qua negavit heri ².

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautez de son visage , que pour les rencheffir à ses amants ? Pourquoy a lon voilé iusques au dessoubs des talons ces beautez que chascune desire montrer , que chascun desire veoir ? pourquoy couvrent elles de tant d'empeschemens , les uns sur les aultres , les parties où loge principalement nostre desir et le leur ? et à quoy servent ces gros bastions , de quoy les nostres viennent d'armer leurs flancs , qu'à leurrer nostre appe-

¹ Voulez-vous régner long-temps sur votre amant, dédaignez ses prières. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 33.

² Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous refusa hier viendra elle-même s'offrir à vous. PROPERT. eleg. 14, l. 2, v. 19.

tit, et nous attirer à elles en nous esloignant.

Et fugit ad salices, et se cupit antè videri ¹.

Interdùm tunicâ duxit opertâ moram ².

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appetit toute cette cerimonie et ces obstacles ? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encores, d'affolir ³ et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur

¹ La bergère court se cacher dans les saules, mais auparavant elle désire être aperçue. VIRG. eclog., v. 65.

² Souvent elle a opposé sa robe à mes impatients désirs. PROPERT. eleg. 15, l. 2, v. 6.

³ De porter à une gaité licencieuse cette molle douceur. *Affolir*, rendre fou, badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne emploie ici ce mot, qui, du reste, ne se trouve dans aucun de nos vieux dictionnaires. — C.

enfantine, et de renger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale : c'est gloire, disent ils, de triompher de la modestie, de la chasteté et de la temperance; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit et soy mesme : il fault croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer, sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il fault qu'elle cherche d'aultres moyens estrangiers et d'aultres arts pour se rendre agreable; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publicque, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa sainte Eglise estre agitee,

comme nous la voyons , de tant de troubles et d'orages , pour esveiller par ce contraste les ames pies , et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez , au gaing qui nous vient pour nous estre remis en haleine ; resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat , ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages , pour avoir osté tout moyen de les dissouldre ; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection , que celuy de la contraincte s'est estrency : et , au rebours , ce qui tient les mariages , à Rome , si long temps en honneur et en seureté , feut la liberté de les rompre qui vouldroit ; ils gardoient mieulx leurs femmes , d'autant qu'ils les pouvoient perdre , et , en pleine licence de divorces , il se passa cinq cents ans , et plus , avant que nul s'en servist ¹.

¹ *Repudium inter uxorem et virum, à conditâ Urbe*

Quod licet, ingratum est; quod non licet, acrius urit¹.

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguisent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seulement un soing de n'estre surprins en faisant mal : »

Latius excisæ pestis contagia serpunt² :

ie ne sçais pas qu'elle soit vraye; mais cecy sçais ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reglement des mœurs despend de quelque autre moyen.

usque ad vigesimum et quingentesimum annum, nullum intercessit. VALERE-MAXIME, l. 2, c. 1, § 4.

¹ Ce qui est permis n'a aucun attrait pour nous; ce qui est défendu irrite nos désirs. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 3.

² Le mal qu'on croyoit avoir extirpé gagne et s'étend au loin. *Itinerar. Rutilii.* l. 1, v. 397.

Les histoires grecques ¹ font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et sainteté de vie; et n'est aucun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver se fait d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. *Furem signata sollicitant..... Aperta effractarius præterit* ².

A l'adventure sert, entre aultres moyens, l'aysance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles; la deffense attire l'entreprinse; et la desfiance l'offense. I'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur

¹ HÉRODOTE, l. 4. — C.

² Les serrures attirent les voleurs; ceux qui brisent les portes n'entrent pas dans les maisons ouvertes. SENECA. epist. 68.

exploiet le hazard et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est fait courageusement, est tousiours fait honorablement, en temps ou la iustice est morte. Ie leur rends la conquete de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y hurte; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gratieusement; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaictement. Qui est ouvert d'un costé l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'aissailir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent tous les iours au dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche tous; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faite; ie n'y ay rien adiousté de ce costé

là , et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme ; ioinct qu'un tems paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner , et est difficile de s'en assurer ; car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables ¹ avecques couverture de iustice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques ; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne, ou plus incommodement et iniurieusement encôres, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et vostre improvidence ² plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons

¹ *Peu dignes de fiance ou de confiance.*—E. J.

² *Votre négligence à veiller et à pourvoir à votre sûreté.*—C.

gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees; cela donne et l'envie et la raison à l'aissillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres. L'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publique, comme ie fois ¹ un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne; et n'en ay iamais osté ny vaiselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recog-

¹ Montaigne écrit toujours *ie fois*, *ie vois*, au lieu de *je fais*, *je vais*; et Amyot, contemporain de Montaigne, employe la même orthographe, que j'ai cru devoir conserver, et dont on trouve même plusieurs exemples dans l'édition *in-folio* de 1595.—N.

noissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu'au bout; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

DE LA GLOIRE.

Sommaire. Ce qu'il faut entendre par les mots *gloire* et *honneur*. Il n'y a que Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent. Plusieurs philosophes ont prêché le mépris de la gloire. C'est la louange qui fait les méchants princes. Il est bien rare que la gloire nous apporte des avantages réels. Le mot *cache ta vie* présuppose le mépris de la gloire. Utilité de ce précepte. — Selon d'autres philosophes, la gloire est désirable. Les plus modérés disent qu'il ne faut ni la rechercher, ni la fuir. — Erreur de ceux qui ont cru que la vertu n'étoit désirable que pour la gloire qui l'accompagne. Il s'ensuivroit qu'il ne faudroit jamais faire de belles actions que lorsqu'on est remarqué. — Toute la gloire que

désire Montaigne, c'est de passer une vie tranquille. — Ce qui fait la gloire, c'est le hasard; car c'est lui qui fait les succès. Que de belles actions sont inconnues, ou n'ont obtenu aucune gloire! Que de généraux dignes de toute illustration ont péri à l'attaque d'une bicoque! — La vertu doit être recherchée pour elle-même, indépendamment de l'approbation des hommes. — L'honneur ou la gloire n'est qu'un jugement favorable que le monde fait de nous: mais combien l'opinion de la multitude n'est-elle pas méprisable! Un sage doit-il attacher quelque prix au jugement des fous? — Quand on ne suivroit pas le droit chemin, parce qu'il est droit, il faudroit encore le suivre pour son propre avantage. Les choses honnêtes sont ordinairement les choses les plus avantageuses. — On estime trop les louanges, la réputation. Il vaut bien mieux vivre en soi que dans les autres. D'ailleurs, on ne juge des hommes que sur les apparences: le juge le plus sûr d'un homme, c'est lui-même. Que d'hommes veulent que leur nom soit connu, à tout prix, même par des crimes! Qu'est-ce pourtant que la gloire attachée à un nom? Tout le monde ne peut-il pas prendre ce nom? N'est-il pas des noms qui sont communs à plusieurs familles? témoin celui même de *Montaigne*. — Peu d'hom-

mes, sur un très-grand nombre, jouissent de la gloire à laquelle ils pourroient prétendre. Dans les batailles, par exemple, dix mille hommes sont tués ou blessés ; on parle de douze ou quinze au plus. En dépit de tant d'historiens, on ne connoît que la plus petite partie des Grecs et des Romains qui ont fait de grandes actions. Quoique les hauts faits en tout genre aient été très-nombreux pendant les guerres civiles en France du temps de Montaigne, il ne croit pas qu'on en parle encore dans cent ans. C'est, au reste, le hasard qui fait passer à la postérité les histoires elles-mêmes. — Voici pourtant ce qu'on pourroit dire en faveur de la gloire : c'est un stimulant pour les hommes. Elle les porte quelquefois à la vertu ; ils craignent le blâme de la postérité, recherchent son estime. Ainsi, il faut, quand on ne peut payer les hommes en bonne monnoie, les payer en la fausse monnoie de la gloire. C'est ce qu'ont établi tous les législateurs. — Quant aux femmes, elles ont tort d'appeler honneur ce qui est devoir. Celles qui ne sont retenues que par la crainte de perdre leur honneur, sont bien près de céder.

Exemples : Chrysispe et Diogène ; les Syrènes et Ulysse ; Épicure ; Aristote ; Cicéron. — Carnéades ; Sext. Peduceus ; P. Sextil. Rufus ; M. Crassus et Hortensius. — Métrodore ; Arcési-

las; Aristippe. — César; Alexandre. — Démétrius; Paul-Émile; Fabius. — Érostrate; Manlius Capitolinus. — Les Grecs; les Romains. Les guerres civiles de France. Les Lacédémoniens. — Platon; Timon. — Numa et Sertorius; Zoroastre; Trismégiste; Zamolxis; Charondas; Minos; Lycurgue; Dracon et Solon; Moÿse. La religion des Bédouins.—Les femmes en général.

IL y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance, c'est une piece estrangiere ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter et accroistre au dedans; mais son nom se peut augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voisine; voylà comment c'est à Dieu seul à

qui gloire et honneur appartiennent : et il n'est rien si esloigné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous, car, estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler; nous sommes tout creux et vuides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo; et in terrâ pax hominibus* '. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront, aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect; mais ie n'y suis gueres versé.

' Gloire à Dieu dans les Cieux, et paix aux hommes sur la terre. S. LUC. c. 2, v. 14.

Chrysippus et Diogenes ¹ ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les mechants gaignent plus ayscement credit autour d'eulx; ni macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses est de cette nature :

Deçà vers nous, deçà, ô treslouable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse ²,

Ces philosophes là disoient ³, que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un

¹ CIC. *de finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17.—C.

² HOMER. *Odyss.* l. 12, v. 184.—C.

³ CIC. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17.—C.

homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquérir :

Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est ¹ ?

ie dis pour elle seule; car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous acquiert de la bienveillance; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus; car ce precepte de sa secte, *CACHE TA VIE*, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publicques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en evidence ². Ccluy qui nous ordonne de nous cacher, et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus.

¹ Que sera la plus grande gloire, si elle n'est que de la gloire? *Juv. sat. 7, v, 81.*

² Voyez le *Traité de Plutarque : si ce mot commun, Cache ta vie, est bien dit.*

d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honnorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrais, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes, et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles quelque marque de la recommandation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descreee par ses preceptes. Voyci une lettre¹ qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

¹ Traduite fidèlement ici du latin de CICÉRON, de *Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 30.—C.

EPICURUS A HERMACHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux, et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy, accompagné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voilà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que ¹ « Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, tous les

¹ Cic. de Finib. bon. et mal. l. 2, c. 31.—C

mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chasque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire; et a maintenu¹ que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aucune cognoissance ny iouissance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes : « Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr. » Je crois que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers

¹ CIC. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17.—C.

tombé en l'excez où tumberent d'aultres,
Que la vertu mesme n'estoit desirable que
pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa
suite :

Paulum sepultæ distat inertiae
Celata virtus ¹ :

qui est un' opinion si faulse, que ie suis des-
pit qu'elle ait iamais peu entrer en l'enten-
dement d'homme qui eust cet honneur de
porter le nom de philosophe. Si cela estoit
vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en
public; et les operations de l'ame, où est le
vray siege de la vertu, nous n'aurions que
faire de les tenir en regle et en ordre, sinon
autant qu'elles debvroient venir à la cog-
noissance d'aultruy. N'y va il doncques que
de faillir finement et subtilement! « Si tu
sçais, dict Carneades ², un serpent caché en

¹ Le héros ignoré diffère peu du lâche enseveli.
HORACE, od. 9, l. 4, v. 29.

² *Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè la-
tere uspiam, et velle aliquem imprudentem super eam
assidere, cuius mors tibi emolumentum futura sit, im-
probè feceris nisi monueris ne assideat; sed impu-*

ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir ce-
 luy de la mort duquel tu esperes proufit, tu
 foys meschamment si tu ne l'en advertis; et
 d'autant plus que ton action ne doibt estre
 cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de
 nous mesmes la loy de bien faire, si l'impu-
 nité nous est iustice; à combien de sortes de
 meschancetez avous nous tous les iours à
 nous abandonner? Ce que Sext. Peduceus
 fait ¹, de rendre fidelement cela que C. Plo-
 tius avoit commis à sa seule science, de ses
 richesses, et ce que i'en ay faict souvent de
 mesme, ie ne le treuve pas tant louable,
 comme ie trouverois exsecrable que nous y
 eussions failly : et treuve bon et utile à ra-
 mentevoir en nos iours l'exemple de P. Sex-
 tilius Rufus, que Cicero ² accuse pour avoir
 recueilli une heredité contre sa conscience,
 non seulement, non contre les loix, mais par
 les loix mesmes; et M. Crassus, et Q. Hor-

nitè tamen : scisse enim te quis coarguere possit?

Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 18.—C.

¹ Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 18.—C.

² *Id. ibid.* l. 2, c. 17.—C.

tensius ¹, lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté, pour certaines quotitez, appelez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que, par ce moyen, il y establissent sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruict; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abri des accusations, et des tesmoins et des loix : *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) memtem suam* ².

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de lui faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune; car qu'est il plus fortuite que la reputation? *Profectò fortuna in omní re dominatur : ea res cunctas, ex libidine magis quàm ex vero, celebrat, obscuratque* ³. De

¹ Cic. de Offic. l. 3, c. 18.—C.

² Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin, et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. Cic. de Offic. l. 3, c. 10.

³ Certainement, l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les uns célèbres, et laisse les autres

faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veue fort souvent marcher avant le merite; et souvent outrepasser le merite, d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre, à la gloire, fait mieulx qu'il ne vouloit: ce sont choses excellemment vaines; elle va aussi quelquesfois devant son corps, et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit*¹, que gagnent ils par là, que de les instruire de ne se hasarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur: là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse

obscur, moins selon leur mérite, que selon son caprice. SALLUST. *in Catilin.*

¹ Comme si une action n'étoit vertueuse, que lorsqu'elle a été célèbre. CIC. *de Offic.* l. 1, c. 4.

estre remarqué? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une bataille? quiconque s'amuse à contre-rooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres embesogné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des desportements de ses compaignons. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maximè naturam sequitur, in factis positum, non in gloria, iudicat*¹. Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'avoir vescu tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aucune voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun; que chascun la cherche en son particulier. A qui doibvent Cæsar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le

¹ C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une ame véritablement grande place l'honneur, qui jamais ne s'écarte de la nature. *Cic. de Offic.* l. 1, c. 19.

commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aucune cognoissance, qui y apportent mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprises? Au travers de tant et si extremes dangers, il ne me souvient point avoir leu que Cæsar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx*qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoingnage, avant qu'il en vienne une à proufit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud; on est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault denicher quatre chestifs arquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et, si on y prend garde, on trouvera qu'il advient, par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de

bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant échapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hasarder; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiae nostrae*¹. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo che 'l resto di quel verno cose
 Facesse degne di tenerne conto;
 Ma fur sin da quel tempo si nascose,
 Che non è colpa mia s' or non le conto:
 Perchè Orlando a far l' opre virtuose,

¹ Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. PAULI, *epist. II ad Corinth. c. I, v. 12.*

Più ch' a narrarle poi , sempre era pronto ;
 Nè mai fu alcúno de' suoi fatti espresso ,
 Se non quando ebbe i testimoni appresso ¹.

Il fault aller à la guerre pour son debvoir ;
 et en attendre cette recompense , qui ne
 peult faillir à toutes belles actions , pour
 occultes qu'elles soient , non pas mesme aux
 vertueuses pensees ; c'est le contentement
 qu'une conscience bien reglee receoit , en
 soy , de bien faire. Il fault estre vaillant pour
 soy mesme , et pour l'advantage que c'est
 d'avoir son courage logé en une assiette
 ferme et asseuree contre les assaults de la
 fortune :

*Virtus , repulsæ nescia sordidæ ,
 Intaminatis fulget honoribus :*

¹ Je crois que , le reste de cet hiver , Roland fit des
 choses très-dignes de mémoire ; mais jusqu'ici elles ont
 été si secrètes , que ce n'est pas ma faute si je ne les
 raconte point ; car Roland a toujours été plus prompt
 à faire de belles actions qu'à les publier ; et jamais
 ses exploits n'ont été divulgués que lorsqu'il en a
 eu des témoins. *ARIOSTO*, cant. 11, stanz. 81.

Nec sumit, aut ponit secura
 Arbitrio popularis auræ¹.

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doibt iouer son roolle; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme; elle nous assure là de la perte de nos enfans, de nos amis et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore*². Ce proufit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault tirer de toute une nation une

¹ La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir, elle ne connoît point les refus honteux; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré d'un peuple volage. HOR. od. 2, l. 3, v. 17.

² Non pour notre intérêt personnel, mais pour l'honneur attaché à la vertu. CIC. *de Finib.* l. 1, c. 10.

douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols? *An quidquam stultiùs, quàm quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos*¹? Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais fait; c'est une butte² qui n'a ny forme ny prinse : *Nil tam inæstimabile est quàm animi multitudinis*³. Demetrius⁴ disoit plaisam-

¹ Quoi de plus insensé, que d'estimer réunis ceux que l'on méprise séparément! Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 36.

² *Un but.*—E. J.

³ Rien de si méprisable que les jugements de la multitude.

⁴ C'étoit un philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron. Sénèque, qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands philosophes de l'antiquité (*de Benef.* l. 7, c. 1, 8, 9, etc.), nous a conservé le mot que Montaigne lui donne ici.

ment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recette de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celuy là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id à multitudine laudetur*¹. Null' art, nulle soupplesse d'esprit ne pourroit conduire nos pas à la suite d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin

« *Eleganter, dit-il, Demetrius noster solet dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus : quid enim, inquit, meâ refert sursum isti, an deorsum, sonent?* » SENEC. epist. 91, sub fine.—C.

¹ Quoique une chose ne soit pas honteuse en elle-même, cependant j'y trouve quelque chose de honteux, si elle est louée par la multitude. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2. c. 15.—Coste remarque, avec raison, que Cicéron, qui traite en cet endroit de *la volupté*, est loin de poser en thèse générale ce mépris pour les opinions de la multitude.

si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veut, et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droicture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile : *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuarent*¹. Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : «² O dieu, tu me sauveras, si tu veulx; si tu veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict mon timon. » I'ay veu de mon temps mill' hommes souples, mestis, ambigus, et que nul ne

¹ C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. QUINTE. *Inst. orat.* l. 1, c. 12.

² Montaigne se plaît ici à paraphraser ces paroles de Sénèque : « *Qui hoc potuit dicere, Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam, arti satisfecit.* » *Epist.* 85, p. 360, t. II, edit. varior. ann. 1672.—C.

doubtoit plus prudens mondains que moy,
se perdre où ie me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos ¹.

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit ² surtout le peuple à Rome « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. » Que la licence des iugements est un grand destourbier ³ aux grands affaires! d'autant que chascun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes contraires et iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire consentement.

¹ J'ai ri de voir que la ruse échouoit souvent. OVID. *Epist. Penelopes ad Ulyssem.* v. 18.—Montaigne, en empruntant ces paroles latines, leur donne un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original, où il y a *flebam successu*, etc.—C.

² C'est à la fin de la harangue que Tite-Live lui prête, l. 44, c. 22.—C.

³ *Un obstacle, un empêchement.*

Il y a ie ne sçais quelle douceur naturelle à se sentir louer; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea
fibra est;
Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et bellè¹.

Je ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie que ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangiers ne voyent que les evenemens et apparences externes; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre; car qu'est il plus aysé à un homme pratique²,

¹ Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre; mais jamais un, *Que cela est beau!* ne me paraîtra le terme et le but qu'on doit proposer à la vertu. PERS. sat. 1, v. 47.

² *Qui a de la pratique, de l'expérience, que de se détourner des dangers.* — E. J.

que de gauchir aux dangiers, et de contre-faire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tant de moyens d'éviter les occasions de se hasarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas; et lors mesme, nous y trouvant empes- trez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir nostre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoyque l'ame nous tremble au dedans: et qui auroit l'usage de l'anneau platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable auquel la nécessité les rend asseurez.

Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
 Quem, nisi mendosum te mendacem¹?

¹ Qui est flatté des fausses louanges? qui redoute la calomnie? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut en imposer? HOR. epist. 16, l. 1, v. 39.

Voilà comment tous ces jugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et douteux; et n'est aucun si assuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouïats, compagnons de nostre gloire? celui qui se tient ferme dans une trenchee descouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour?

Non quicquid turbida Roma
Elevet, accedas; examenque improbum in illâ
Castiges trutinâ : nec te quæsiveris extrâ ¹.

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à

¹ Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. PERS. sat. 1, v. 5.

proufit : voilà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius ¹ dict de Herostratus, et Titus Livius ², de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle; et nous est assez que nostre nom coure par la

¹ Il ne reste de Trogus Pompeius qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac, qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avoit lu dans JOANNES SARISBERIENSIS, l. 8, c. 5, vers la fin, où cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes, *qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt*, allègue l'exemple de Pausanias, qui tua Philippe, roi de Macédoine, *auctore Trogo*, à qui il joint immédiatement après l'exemple d'Hérostrate, tiré, non de JUSTIN, comme le premier, mais de VALÈRE-MAXIME, l. 8, c. 14, n. ult. *extern.*—C.

² TITE-LIVE, l. 6, c. 11.—C.

bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu', ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruit ny iouissance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui, accidentalement la suyvent par fois. Je n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy; car de m'attendre que mon nom la receoive : premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'autres; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretagne

: Il semble que d'être connu, c'est-à-dire d'être en réputation, ce soit, en quelque sorte, avoir, etc.

et en Xaintonge, De la Montaigne; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusées de façon que j'auray part à leur gloire, et eulx à l'aventure à ma honte; et si les miens se sont aultresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi j'honoraray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand j'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus? peult elle designer et favoriser l'ina-

Nunc levior cippus non imprimit ossa.
 Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,
 Nunc non e tumulo, fortunataque favillâ,
 Nascuntur violæ² :

¹ Favoriser le néant même, lui donner de l'importance.—Favorir, que Montaigne a peut-être forgé lui-même du latin *favere*, favoriser, ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot.—C.

² Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère? mes mânes, mon tombeau, mon bûcher, vont-ils pour cela se couronner

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une bataille où dix mill' hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioinete, qui face valoir un' action privee, non d'un arquebuzier seulement, mais d'un capitaine: car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant tous les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommandation.

Casus multis hic cognitus, ac iam
Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo¹.

de fleurs? PERS. sat. 1, v. 37.—Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ*.—E. J.

¹ C'est un accident ordinaire qui est arrivé à mille

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensevelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouissent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penserois tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et de nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous !

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura ¹.

Ce sera beaucoup, si, d'icy à cent ans, on se souvient en gros que de nostre temps il

autres, et qui se renouvelle tous les jours. JUVEN. sat. 13, v. 9.

¹ Le bruit en est à peine arrivé jusqu'à nous.

Eneid. l. 7, v. 646.

y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses¹, entrants en bataille, à fin que leurs gestes feussent bien et dignement escripts, estimants que ce feust une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasque arquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroulle? et cent greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts anciens; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur: et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayant pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires de choses de si peu: il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royau-

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens.*

me; il faut avoir gagné cinquante deux batailles assignées ¹, tousiours plus foible en nombre, comme Cæsar : dix mille bons compagnons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent :

Quos fama obscura recondit ².

De ceulx mesmes que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demourez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur

¹ Rangée.

² Qui sont ensevelis dans un oubli profond.

Énéid. l. 5, v. 302.

propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre vraie vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprise : *Rectè facti, fecisse merces est : Officii fructus ipsum officium est*¹. Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rheteurien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur deb-

¹ La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. SENECA. epist. 81.

Le seul fruit d'un bienfait, c'est le bienfait lui-même.

voir; si le peuple en est esveillé à la vertu; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, maudit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon ¹, employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force; *ut tragici poëtæ confugiunt ad deum, cum explicare argumenti exitum non possunt* ² : pourtant à l'adventure, l'appel-

¹ Dans le douzième livre *des Lois*. — C.

² A l'exemple des poètes tragiques, qui ont re-

loit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles¹. Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye; qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par tous les legislators; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencemens fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir² aux gents d'entendement; et pour cela, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux tous les con-

cours à un dieu, lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénoûment de leur pièce. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 20.

¹ *DIOGÈNE LAERCE, Vie de Platon, l. 3, § 26.—C.*

² *Et les a fait favoriser par les, etc.—E. J.*

seils qu'il prenoit : et l'auctorité que Numa donna à ses loix sous tiltre de patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactriens et des Perses, la donna aux siennes, sous le nom du dieu Oromazis; Trismegiste des Ægyptiens, de Mercure; Zalmoxis des Scythes, de Vesta; Charondas des Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, de Iupiter; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulsement les aultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Egypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Iouinville ¹, portoit, entre aultres choses, que l'ame de celuy d'entré eulx qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un aultre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie;

In ferrum mens prona viris, animæque capaces

¹ Dans ses *Mémoires*, c. 58, p. 357.—C.

Mortis, et ignavum est redivitæ parcere vitæ¹.

Voilà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meritoit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honnêur leur debvoir; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari famâ gloriosum*²; leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en

¹ Leur ardeur bravoit le fer, leur courage embrassoit la mort : c'étoit une lâcheté de ménager une vie qu'on ne devoit perdre que pour un instant. *LUCAN.* l. 1, v. 461.

² Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. *CIC.* *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 15.

paroist rien au dehors, soient encores plus reglees que les effects :

Quæ , quia non liceat , non facit ; illa facit ¹ :

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes ; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur deivoir et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plutost son honneur, que de perdre sa conscience.

¹ Elle a déjà cédé, celle qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de céder. OVID. *Amor.* l. 3, eleg. 4, v. 4.

CHAPITRE XVII¹.

DE LA PRESUMPTION.

Sommaire. La présomption nous fait concevoir une trop haute idée de notre mérite ; elle nous représente à nous-mêmes autres que nous ne sommes. — Mais, pour fuir ce défaut, il ne faudroit pas tomber dans un autre, et s'apprécier, par une excessive modestie, moins qu'on ne vaut. En cela, comme en toute autre chose, que l'on soit sincère et vrai : César peut s'a-

¹ Montaigne avoit de 42 à 45 ans lorsqu'il composa ce chapitre ; c'est du moins ce qu'on peut induire de ce qu'il y dit, *qu'il avoit pieça franchi les quarante ans* *. On y trouve d'excellentes choses, et surtout des détails curieux sur son caractère et la nature de son esprit ; sur sa personne, sur son style, et sur son défaut de mémoire ; sur son ignorance à l'égard des choses les plus communes ; sur son irrésolution, qu'il appelle une *cicatrice bien mal propre à produire en publique*, etc.—N.

* Plus tard, il fit des additions à ce chapitre, puisque, dans l'avant dernier paragraphe, où il fait l'éloge de Mlle de Gournay, sa fille d'alliance, il dit qu'elle l'a rencontré ayant *ses cinquante-cinq ans*.

vouer hardiment le plus grand capitaine du monde. Mais on croit devoir, par *cérémonie*, ne pas découvrir ses pensées intimes : c'est par la même raison que les femmes baissent les yeux, rougissent, lorsqu'elles entendent nommer ce qu'elles ne craignent nullement de faire. Les hommes que la fortune a placés dans quelque haut rang peuvent se dispenser, sans doute, de retracer leurs actions ; on doit assez les connoître ; mais ceux qui mènent une vie obscure ont besoin de se peindre tels qu'ils sont ; et c'est ce qu'a fait Montaigne, et ce qu'il va continuer de faire. Remontant à son enfance, il remarque qu'il avoit des gestes habituels qui indiquaient une sottise fierté. Et cependant, il est aujourd'hui prodigue de salutations ; il ne trouve bien rien de ce qu'il fait ; il estime toujours moins les choses qu'il possède que celles qui appartiennent aux autres. La présomption et la vanité lui semblent être les causes de nos plus grandes erreurs. Il ne peut souffrir ceux qui se vantent de leur science ; lui ne se prise que parce qu'il sait son peu de prix. Il connoît aussi son ignorance, son inaptitude, surtout lorsqu'il s'essaie dans la poésie, que cependant il aime. Combien il trouve son style embarrassé ; comment il ne peut rendre même les idées qu'il a. La beauté du corps, il ne l'a pas non plus. Sa

taille est au-dessous de la médiocre. C'est cependant la beauté qui, la première, a mis de la différence entre les hommes. Montaigne est d'ailleurs peu dispos et maladroit. Son âme est molle, sans énergie, etc., et cependant il est content de son état. La réflexion, la délibération l'importune. Il aime mieux céder que disputer. L'incertitude du succès l'a dégoûté de l'ambition. Le siècle dans lequel il est né ne convenoit nullement à son humeur. On n'y connoît point la franchise, la loyauté. Montaigne abhorre toute feinte, toute dissimulation. La fourbe a presque toujours de mauvais résultats, ce que prouve l'histoire de plusieurs princes. — Montaigne avoit la mémoire très-infidèle, étoit ennemi de toute contrainte et obligation. Il a l'esprit lent, ignore les choses les plus vulgaires. Il étoit irrésolu, parce qu'il trouvoit bonnes tour à tour les raisons qu'on alléguoit pour ou contre une question. Aussi blâme-t-il tout changement dans l'ordre politique : on ne peut jamais être sûr de la bonté des institutions nouvelles qu'on veut substituer à celles qui existent depuis long-temps. — Montaigne croit avoir un sens droit, des opinions saines. Les autres regardent au-devant d'eux ; il regarde au-dedans de lui, s'examine, se contrôle, exerce ainsi son jugement. — Ce qu'il a de bon, c'est

qu'il se plaît à rendre justice au mérite de ses amis, même de ses ennemis. Éloge de son ami, Étienne de La Boétie.—On a remarqué que les gens de lettres ont autant de vanité qu'ils sont foibles d'entendement. Mais peut-être exige-t-on trop d'eux. Le plus grand reproche qu'ils méritent, c'est de juger de tout, moins par eux que sur l'autorité des autres. Effets d'une bonne éducation : elle change le jugement et les mœurs. Noms de plusieurs grands guerriers et grands poètes du temps de Montaigne. Éloge de Marie de Gournay.

Exemples : César.—Alexandre ; Alcibiade ; Jules-César ; Cicéron. Montaigne ; Denys de Syracuse.—Les Anciens ; Amafanius ; Rabirius, Xénophon ; Platon ; Salluste ; Messala.—Montaigne ; C. Marius ; Philopœmen.—Le chancelier Olivier.—Métellus Macédonicus ; Soliman et Mercurin de Gratinare.—Un archer.—Pline le jeune.—Chryssippe ; Socrate.—Étienne de la Boétie.—Polémon et Xénocrate.—Le duc de Guise ; les chanceliers Olivier de Lhospital ; d'Aurat ; Bèze ; Buchanan ; Mont-Doré ; Turnèbe ; le duc d'Albe ; le connétable de Montmorency ; M. de La Noue ; Marie de Gournay.

IL y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons.

de nostre valeur ¹. C'est un' affection inconsideree, de quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Je ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est; le iugement doibt tout partout maintenir son droict : c'est raison qu'il voye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité lui presente; si c'est Cæsar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons appris aux dames de rougir, oyant seulement nommer, ce qu'elles ne crai-

¹ *Mérite.*—E. J.

gnent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres , et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer , par paroles , les choses licites et naturelles , et nous l'en croyons ; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises , et personne ne l'en croit. Je me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie ; car elle ne permet , ny qu'on parle bien de soy , ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

• Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré , ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule , et de qui personne ne parlera , si eulx mesmes n'en parlent , ils sont excusables , s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx , mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius ,

*Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris , neque si malè cesserat , usquam*

Decurrens aliò , neque si benè : quo fit , ut omnis
 Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
 Vita senis ¹;

celuy là commettoit à son papier ses actions
 et ses pensees , et s'y peignoit tel qu'il se
 sentoît estre : *nec id Rutilio et Scauro citra
 fidem , aut obtrectationi fuit* ².

Il me souvient doncques que , dez ma
 plus tendre enfance , on remarquoit en moy
 ie ne sçais quel port du corps et des gestes ,
 tésmoignants quelque vaine et sottte fierté.
 I'en veulx dire premierement cecy , qu'Il
 n'est pas inconvenient d'avoir des conditions³
 et des propensions si propres et si incorpo-

¹ Qui confioit tous ses secrets à son papier, comme
 à un ami fidèle; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il
 ne chercha d'autres confidants : aussi le voit-on tout
 entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il
 auroit voulu consacrer aux dieux. HOR. sat. 1, l. 2,
 v. 30.

² Rutillius et Scaurus n'en ont été ni moins crus,
 ni moins estimés (pour avoir écrit leur propre his-
 toire). TACIT. *Vita agricolæ*, c. 1.

³ C'est-à-dire, *Il n'est pas étrange que nous ayons
 des qualités et des penchants, etc.*

rees en nous , que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre ; et de telles inclinations naturelles , le corps en retient volontiers quelque pli , sans nostre scien et consentement : c'estoit une certaine affecterie consente ¹ de sa beauté , qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé , et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras ; Iulius Cæsar ² se grattoit la teste d'un doigt , qui est la contenance d'un homme rempli de pensements penibles ; et Cicero , ce me semble , avoit accoustumé de rincer ³ le nez , qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels , de quoy ie ne parle point , comme

¹ *Convenable à sa beauté, où qui seyoit bien à une beauté.*—E. J.

² *Voyez PLUTARQUE, dans la Vie de César, c. 1, à la fin.*—C.

³ *De ringere, selon Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, où il cite ce passage de Montaigne. Je ne sais si l'on pourroit trouver ailleurs le mot de rincer, pour signifier, comme ici, froncer, rider: il n'est pas, du moins dans nos vieux dictionnaires.*—C.

les salutations et reverences , par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble de gloire. Je suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois iamais, sans revanche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aucuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ain-sin indiscretement espendues, elles ne portent plus de coup; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenance desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius¹, qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Je ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy, es-

¹ AMMIEN MARCELLIN, I. 21, c. 14.—C.

toient de cette premiere condition , et si à la verité i'avois quelque occulte propension à ce vice , comme il peult bien estre ; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame , ie veux icy confesser ce que i'en sens. Il y a deux parties en cette gloire : sçavoir est , de S'estimer trop ; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une , il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte , Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame , qui me desplaist , et comme inique , et encores plus comme importune ; i'essaye à la corriger , mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que ie possède , et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres , absentes et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing , et plusieurs peres leurs enfans : ainsi foyz ie , et entre deux pareils ouvrages poiseroyz tousiours contre le mien ; non tant que la jalousie de mon advancement et amendement

trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : d'advantage que ie suis tres ignorant en mon faict, i'admire l'assurance et promesse que chascun a de soy; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect; autant douteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie; d'autant que ie les

¹ *La possession.*—E. J.

desseigne¹ toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quant elle combat nostre presumption et vanité, quand elle reconnoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoient si avant dans le ciel; ils m'arrachent les dents; car, en l'estude que ie foys, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme variété de iugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude

¹ *J'en forme le dessein, le projet toujours au, etc.*

en l'eschole mesme de là sapience ; vous pouyez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puisqu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx memes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnée aux hommes pour fleau, dict la sainte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins, que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens, coupable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouées, non excusees ; et ne me prise seulement que de ce ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell' est infuse en moy superficiallement, par la trahison de ma com-

plexion, et n'a point de corps qui compare à la vue de mon iugement; i'en suis arrousé, mais non pas teinct; car, à la verité, quant aux effects de l'esprit en quelque façon que ce soit, il n'est iamais parti de moy chose qui me contentast; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroit: ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. I'ay la vue assez claire et reglee, mais, à l'ouyrer¹, elle se trouble; comme i'essaye plus evidemment en la poësie, ie l'aime infiniment; ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy; mais ie foy, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot partout ailleurs, mais non en la poësie;

Mediocribus esse poëtis

Non dî, non homines, non concessere columnæ².

¹ *Au travail, à l'ouvrage.*—E. J.

² *Personne ne pardonne la médiocrité aux poètes,*

Pleust à Dieu que cette sentence se trovast au front des boutiques de tous nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

Verùm

Nil securius est malo poëtâ¹.

Que n'avons nous de tels peuples² ? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie : à la saison des ieux olympiques, avecques des chariots surpassants tous autres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalemeüt. Quand on veint à mettre

ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes des portiques où sont affichés les ouvrages nouveaux. HOR. *de Arte poeticâ*, v. 372.

¹ Mais rien de si confiant qu'un mauvais poëte. MARTIAL. epigr. 63, l. 12, v. 13.

² C'est-à-dire, *des peuples qui, dans l'assemblée des jeux olympiques, marquèrent si vivement le mépris qu'ils faisoient de la mauvaise poësie du vieux Denys, tyran de Syracuse, et maître de la meilleure partie de la Sicile.*—C.

ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple; mais quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra ¹ premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abattre et deschirer par despit tous ses pavillons : et, ce que ses charriots ² ne feirent non plus rien qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracassée contre la coste de Tarente; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme; et les mariniers mesmes eschappez du naufrage alloient secon-
dant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predict sa mort sembla aussi aulcunement souscrire : il portoit ³ « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu

¹ DIODORE DE SICILE, l. 14, c. 28.—C.

² *Id. ibid.*

³ *Id.* l. 15, c. 20.—C.

ceulx qui vouldroient mieulx que luy. » Ce que il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction: mais il l'entendoit mal¹; car le dieu marquoit le temps de l'avantage que par faveur et iniustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne intitulee les *Leneïens*, soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessive ioye qu'il en conçeut.

Ce que ie treuve excusable du mien², ce n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, ausquelles ie veois qu'on donne credit. Je suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouir et gratifier en leur ouvrage; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puis-

¹ DIODORE DE SICILE, l. 15, c. 20.—C.

² Il faut lier cette phrase à celle qui termine l'avant-dernier paragraphe, et finit par ces mots: *A tant de versificateurs*. C'est la leçon de 1588.—A. D.

qu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opinias-trise. Je sais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

Cùm relego, scripsisse pudet; quia plurima cerno,
Me quoque, qui feci, iudice, digna lini ¹.

J'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que j'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et

¹ Quand je les relis, j'en ai honte; car j'y vois bien des choses qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacées. OVID. *de Ponto. eleg. 5*, l. 1, v. 15.

exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là , que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent , mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beauté , ie la veois , sinon iusques au bout , au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprenne , ie doibs un sacrifice aux Graces , comme dict Plutarque de quelqu'un ¹ , pour practiquer leur faveur :

Si quid enim placet ,
Si quid dulce hominum sensibus influit ,
Debentur lepidis omnia Gratiis.²

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et

¹ De Xénocrate , dans les *Préceptes du mariage* , c. 26 , de la version d'Amyot.—C.

² Car tout ce qui plaît , tout ce qui charme les sens , c'est aux Grâces qu'on en est redevable.—Coste n'a pu déterrer la source de ces vers latins.

de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte , qui ayt beaucoup de prise , et qui luise d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayer , c'est pour me suyvre à moy , qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste , comme faict le monde ; et pour m'esgayer , non pour esgayer mon style , qui les yeult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer style un parler informe et sans regle , un iargon populaire , et un proceder sans definition , sans partition , sans conclusion , trouble , à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius ¹. Ie ne sçais ny plaie , ny resiouir , ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains et se ternit. Ie ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnue de cette facilité , que ie veois en plusieurs de

¹ *Amafanius et Rabirius, nullâ arte adhibitâ de rebus ante oculos positâ vulgari sermone disputant ; nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil aptâ interrogatione concludunt. Cic. Acad. quæst. l. 1, c. 2.*

mes compagnons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prinses, ie ne sçais pas les employer; mauvais prescheur de commune : de toute matiere ie dis volontiers les dernieres choses que i'en sçais. Cicero estime ¹ que ez traictez de la philosophie ², le plus difficile membre

¹ Montaigne ne cite cette pensée que pour se moquer de Cicéron, qu'il considérait plutôt comme un beau parleur que comme un subtil philosophe; en quoi il n'avoit pas grand tort; car, à bien examiner les ouvrages philosophiques de Cicéron, il est aisé de voir que ce ne sont, en effet, que les pensées de Platon, d'Aristote, d'Épicure, de Zénon, etc., traduites nettement et poliment en latin. — C.

² *Difficillimum autem est, in omni conquisitione ationis, exordium.* De Universo, c. 2. — C.

soit l'exorde : s'il est ainsi, ie me prends à la conclusion sagement. Si faut il conduire la corde ¹ à toute sorte de tons; et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profiler ². Je sçais bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenant des graces qui ne

¹ *Conduire la corde*, est une expression purement latine, que Montaigne applique ici à l'art de monter les cordes des instruments sur différens tons. Horace a dit, en parlant de l'art du cordier, dont il décrit même très-bien le mécanisme :

Tortum digna sequi potiùs quàm ducere funem.

HORAT. epist. 10, l. 1, v. 48.—N.

² *Les approfondir, les creuser profondément.*—E. J.

leur manquent i jamais. Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poli ; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part,

Brevis esse laboro,

Obscurus fio¹.

Plato dict², que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable³, uny et ordonné, ie n'y sçauerois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à représenter; et si mon inclination me porte plus à

¹ J'évite d'être long, et je deviens obscur.

HORAT. *de Arte poet.* v. 25.

² *De Republ.* liv. 10.—C.

³ *Égal.* —E. J.

l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à taire, à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'aventure, que ie puis plus à parler, qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notammént à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie foys, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Messala se plainct, en Tacitus ¹, de quelques accoustrements estroits de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les au-

¹ Dans le dialogue intitulé *de Causis corruptæ eloquentiæ*, que quelques-uns attribuent à Tacite, d'autres à Quintilien. Voyez vers la fin.—C.

reilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin, car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault gueres; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aulture, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brodé¹, traissant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité, un langage masle et militaire plus qu'aulture que i'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abundant. Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel, i'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler; ouy, et à escrire : en quoy aultresfois ie me faisois appeller *maistre Iehan*. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des

¹ *Lent, traînant, lâche et mou.*—E. J.

uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort: au rebours, il les fault r'accoupler et reioindre; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le scauroit elle faire que par quelque singerie contrefaite), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison: car ils scavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles; et que Dieu

regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiment, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur; et avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme; et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature.

La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'avantage de la beauté :

Agros divisere atque dedere
Pro facie cuiusque, et viribus ingenioque;
Nam facies multùm valuit, viresque vigeant¹.

¹ Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit; car la beauté et la force étoient les premières distinctions. LUCRET. l. 5, v. 1109.

Or, ie suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence ¹ et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur ². *Le Courtisan* ³ a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes dict Aristote ⁴, sont bien iolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur, la grand' ame : comme la beauté,

¹ *Prestance*.—E. J.

² VÉGÈCE, l. 1, c. 5.—C.

³ Livre italien composé par Baltazar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*, c'est-à-dire *du Courtisan*.—C.

⁴ *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 7.—C.

en un grand corps et hault : les Ethiopes et les Indiens, dict il ¹, elisans leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité ² des personnes. Ils avoient raison; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

*Iipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice suprâ est* ³.

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquées avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus formâ præ filiis hominum* ⁴ : et

¹ *Polit.* l. 4, c. 4. — C.

² *Et à la haute taille.*—E. J.

³ A la tête des guerriers on voit marcher Turnus, les armes à la main; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent. *VIRG. Enéide*, l. 7, v. 783.

⁴ Il étoit le plus beau des fils des hommes. *Ps.* 45, v. 3.

Platon ¹, avecques la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique. C'est un grand despit, qu'on s'adresse à vous parmy vos gents pour vous demander « Où est monsieur? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire; comme il adveint au pauvre Philopœmen ²: Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen: les gentilshommes de sa suite estants arrivez, et l'ayant surprins embesogné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là: « Je paie, leur respondit il, la peine de ma laideur. » Les aultres beautez sont pour les femmes: la beauté de la taille est la seule beauté des

¹ *De Republ.* l. 7 et l. 3.—C.

² PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen.*—C.

hommes. Où est la petitesse ; ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme. J'ay, au demourant, la taille forte et ramassée ; le visage, non pas gras, mais plein ; la complexion entre le jovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis ¹;

la santé, forte et aligre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. J'estois tel, car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les

¹ Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissés de poils. MARTIAL. epigr. 36, l. 2, v. 5.

avenus de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

Minutatim vires et robur adultum

Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas ¹ :

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy; ie m'eschappe tous les iours, et me desrobbe à moy :

Singula de nobis anni prædantur euntes ².

D'adresse et de disposition, ie n'en ay point eu; et si suis fils d'un pere tresdispos, et et d'une alaignesse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme ie n'en ay trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast;

¹ Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant. LUCRET, l. 2, v. 1131.

² Dans leur fuite rapide, les années nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes. HORAT. epist 2, l. 2, v. 55.

sauf au courir, en quoy i'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tresinepte, ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes¹, que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler; et nè lis gueres mieulx; ie me sens poiser aux escoutants: aultrement bon clerc. Ie ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois,

¹ *Si pesantes, si maladroites.* Du mot latin *gurdus*, dont le peuple de Rome se servoit pour signifier *sot, stupide*, du temps de Quintilien, qui avoit ouï dire que ce mot étoit originairement espagnol, *Inst. Orat.* l. 1, c. 5, nos pères ont formé le mot *gourd, gourde*, dans le sens qu'il est employé ici par Montaigne. De *gourd* est venu *engourdir*, qui est encore en usage. — C.

ny porter à poing¹ un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine ; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduit :

Molliter austerum studio fallente laborem² ;

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vaults rien ; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte.

¹ Montaigne a écrit *point* ; mais il est clair qu'il faut *poing*. Son orthographe est, en général, peu exacte, et surtout peu uniforme ; le même mot est souvent diversement orthographié dans la même page. — N.

² Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. HOR. sat. 2, l. 2, v. 12.

Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur
aurum¹.

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie² presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. J'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, iusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy. Et pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poisant, paresseux et faineant; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester, et en tel degré de

¹ Non, je ne voudrois point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il rotle dans la mer. Juv. sat. 3, v. 54.

² Montaigne avoit d'abord écrit, *ie ne treuve rien cherement acheté que ce qui me couste du soing*; mais il a préféré la leçon du texte, et a rayé la première, que je mets ici en note.—N.

sens, que j'ay senti en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
 Non tamen adversis ætatem ducimus Austris;
 Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
 Extremi primorum, extremis usque priores¹ :

ie n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance; d'autant, à l'aventure, que, selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoing que de iouïr doucement des biens que

¹ Le Zéphyr n'enfle pas mes voiles, il est vrai, mais l'Aquilon ne trouble pas ma course paisible. Je suis en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. HOR. epist. 2, l. 2, v. 201.

Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Je n'ay gousté aucune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniere que mes affaires ; ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma facon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient ; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduite d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de sollicitude ; iusques là , que i'aime qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

*Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus* ¹ ;

¹ Tout cela échappe aux yeux du maître ; et les voleurs s'en accommodent. HOR. epist. 6, l. 1, v. 45.

i'aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis ; et ce pis là, me resouldre à le porter doucement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine tous mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois, que seroit-ce ? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme ; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à

môn poinct: i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secòusses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peū de passions m'ont troublé le sommeil; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas; et y cherche seureté: aussi i'aime les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance:

Dubia plus torquent mala ¹.

Aux evenements, ie me porte virilement ; en la conduite, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre ; et le ialoux, que le cocu ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoing que de vous ; elle se fonde là et appuÿe toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu, a il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur ². Se souvenant combien la ma-

¹ Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus. *SENEC. Agamemn.* act. 3, sc. 1, v. 29.

² *Grand railleur.* — *Gaudir*, c'est, dit Nicot, se moquer par jeu et en riant. Au 3^e liv. d'*Amadis*, c. 4, on lit : *Reprendrent leur chemin gaudissants l'un l'autre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes.*—C.

tiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se mocquer des aultres; pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour, putain; » « Bon iour, cocu »; et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing : par où il bridoit les occultes caquets des mocqueurs, et esmoussoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'avancer, que la fortune me feust venue querir par le poing; car, de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo ¹ :

¹ Je n'achète pas l'esperance au prix de ce que j'ai déjà. TERENT. *Adelph.* act. 2, sc. 3, v. 11.

ie m'attache à ce que ie veois et que ie tiens,
et ne m'esloingue gueres du port :

Alter remus aquas , alter tibi radat arenas ¹ ;

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prise sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

Capienda rebus in malis præceps via est ² :

et i'excuse plustost un cadet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult

¹ Qu'une rame fende les flots, et que l'autre touche le rivage. PROPERT. eleg. 3, l. 3, v. 23.

² Dans le malheur choisissons les résolutions téméraires. SENECA. *Agamemn.* act. 2, v. 47.

point veoir necessiteux que par sa faulte. J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy :

Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmæ ¹;

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des guenons, qui vont grim pant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche, pour y montrer le cul quand elles y sont :

Turpe est quod nequeas capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu ².

¹ Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu. HOR. epist. 1, l. 1, v. 51.

² Il est honteux de se charger la tête d'un fardeau qu'on ne sauroit porter, pour plier ensuite, et être obligé de fuir honteusement. PROPERT. eleg. 9, l. 3, v. 5.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsiderée et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux, à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
 Si reddat veterem cum totâ ærugine follem;
 Prodigiosa fides, et thuscis digna libellis,
 Quæque coronatâ lustrari debeat agnâ¹ :

ce ne feut iamais temps et lieu où il y eust,

¹ Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux sac, et ton argent noirci par le temps, c'est un trait de probité digne d'être inserit dans les livres de nos pontifes, c'est un prodige dont on est tenté de se purifier par des sacrifices. Juv. sat. 13, v. 60.

pour les princes, loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'avisera de se poulsier en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vailance et science militaire avecques la noblesse; ils rendent des combats honorables et publicques et privez, ils battent, ils defendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommandation emmy cette presse : Qu'il reluisse d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et surtout de iustice; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires; et nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : *Nihil est tam popolare quàm bonitas* ¹.

¹ Rien n'est si populaire que la bonté. Cic. *Pro Ligar.* c. 12.

Par cette proportion ¹, ie me feusse trouvé grand et rare; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, auxquels il estoit vulgaire, si d'autres plus fortes qualitez n'y concuroient, de veoir un homme moderé en ses vengeancees, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny souple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et aux occasions ²: plustost lairrois ie rompre le col aux affaires, que ³ de tordre ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalement; et de touts les vices, ie n'en treuve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de

¹ *D'après cette comparaison de mes qualités et de mes mœurs avec celles des temps modernes, etc.—E. J.*

² Ici Montaigne a voulu se caractériser lui-même, quoiqu'il ne le fasse pas d'une manière si directe et si distincte que dans l'édition *in-4°* de 1588, p. 277.

— C.

³ *De plier*, édit. *in-fol.* de 1596, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé.—N.

cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie ; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt point desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir iusques au dedans ; tout y est bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote ¹ estime office de magnanimité, haïr et aimer à descouvert ; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'aultruy. Appollonius ² disoit que « c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité : » c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault aimer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert ³, et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est

¹ *Ethic. ad Nicom.* l. 4. — C.

² PHILOSTRATE, p. 409, et Olearii, an 1709. — C.

³ *Parce que cela lui sert, lui est utile.*

pas véritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : i'ay une interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe, comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement. Il ne fault pas tousiours dire tout; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense; autrement, c'est meschanceté. Je ne sçais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent vérité; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aucuns de nos princes, Que « ils iecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus¹; et publier, Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner², » c'est tenir advertis ceulx

¹ AURELIUS VICTOR, *de Vir. illustr.* c. 61. — C.

² Maxime favorite de Louis XI. — C.

qui ont à les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent; *quò quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspicior, detractâ opinione probitatis*¹: ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui fait estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant: qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Cœulx qui, de nostre temps, ont considéré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel poinct les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à

¹ Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien. Cic. *de Offic.* l. 2, c. 9.

sa parole ¹ : mais il n'en va pas ainsi ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches ², lorsque, de mon enfance, il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu

¹ Voici, dit M. Am. Duval, comme j'entends cette phrase obscure : *Ceux qui de notre temps ont considéré, etc., ne manqueroient point de donner des conseils (conformes à leur manière de voir) à un prince de qui la fortune, etc.*

² C'est-à-dire, *accords, traités, et pactes* ; comme on a mis dans les dernières éditions, *Pache* est encore en usage à Genève et dans le pays de Gex. —C.

que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda, qu'on les relaschast, et qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice.

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé¹ I'avoue qu'il se peult mesler quelque pointe de fierté et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le faudroit moins être, et que je m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte

¹ Il faut lier cette phrase avec les derniers mots de l'avant-dernier paragraphe (*qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge*), comme dans l'édition de 1588. — A. D.

d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'assurance pour la maintenir, et foys le brave par foiblesse; parquoy ie m'abandonne à la naïfveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit ¹, « le principal fruit qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util de merveilleux service que la memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que

¹ DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 68.
— C.

ce soit à parcelles; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance : ie ne sçaurois recevoir une charge ¹, sans tablettes : Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire; aultrement ie n'aurois ny façon ny assurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour : mais ce moyen m'est non moins difficile; pour apprendre trois vers, il me fault trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à concevoir. Or, plus ie m'en desfie ², plus elle se trouble; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que ie la sollicite nonchalamment; car, si ie la presse, elle s'estonne; et depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'em-

¹ *Une commission.* —E. J.

² *De ma mémoire.*

peste et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens en plusieurs aultres parties : ie fuis le commandement, l'obligation et la contraincte; ce que ie foys ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescrite ordonnance, ie ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obeissance, quand ie les destine et attache à certain point et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayai de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays : mais il y eut du plaisir; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer outre ma coutume et mon naturel, m'estoupa de maniere

le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas; ie me trovay saoul et desalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus veliement et puissante; mais il est pourtant naturel, et n'est aucun qui ne s'en ressentent aucunement : On offroit à un excellent archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc : Un homme qui pense ailleurs, ne faudra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les

librairie de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tombe en fantaisie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'aulture. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms; ie diray bien qu'il a trois syllables, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliaisse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus ¹ feut deux ans n'ayant trace aucune de memoire, ce qu'on dict aussi de George Trapezonce ². Et pour mon interest,

¹ Pline dit absolument que Messala Corvinus oubliâ son nom. *Hist. nat.* l. 7, c. 24. — C.

² Il s'agit ici de George de Trébisonde, Grec qui

ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hâc atque illâc perfluo ¹.

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre; et d'oublier où i'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero ² : ie m'ayde à perdre ce

vint à Rome sous le pape Eugène iv. Il y publia une rhétorique, qui a été réimprimée plusieurs fois, diverses traductions de livres grecs et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans un extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avoit appris.
— A. D.

¹ Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. TRÉNT. *Eunuch.* act. 1, sc. 2, v. 25.

² *De Senectute*, c. 7. *Nec vero quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum obruisset.* C'est-à-dire, Je n'ai pas entendu dire qu'aucun vieillard ait oublié le lieu où il avoit caché son trésor. — E. J.

que ie serre particulièrement. *Memoria certè non modò philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, unà maximè continet*¹. C'est le receptacle et l'estuy de la science, que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. Je sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent; mais rien au delà. Je feuillette les livres; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu; l'auteur, le lieu, les mots et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste; on m'allegue tous les coups à moy mesme, sans que ie le sente. Quiouldroit

¹ Certainement, la mémoire renferme non-seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie.—Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 7.

sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et si ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre¹ quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : I'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desenvolver; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche; aux ieux où l'esprit a sa part,

¹ C'est-à-dire, *que l'auctorité y concoure avec la raison*. Dans l'édition de *Jean Petit-Pas*, 1611, à Paris, il y a ici *concure*, et dans les dernières, *concoure*.

— Je crois que le mot de *concourir* étoit encore tout nouveau du temps de Montaigne, parce qu'il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. — C.

des echecs, des chartes, des dames et autres, ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee ; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement et profondement, pour le temps qu'elle le tient : I'ai la veue longue, saine et entiere, mais qui se lasse aiseement au travail, et se charge ; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé combien ce retardement est important ¹ à ceulx qui s'adonnent à cette occupation ².

¹ Je crois qu'il faut lire ici *importun*, c'est-à-dire, *incommode* : le trait de Pline, cité par Montaigne, le prouve. — E. J.

² Montaigne a ici en vue l'épître cinquième de Pline, l. 3, où cet illustre Romain, rendant compte à un de ses amis de la manière dont le vieux Pline son oncle employoit son temps à l'étude, remarque entre autres choses, « Qu'un jour un de ses amis, qui assistoit avec son oncle à la lecture d'un livre, ayant arrêté le lecteur pour l'obliger à répéter quelques

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout: et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes et prestes à tout; si non instruictes, au moins instruisables: ce que ie dis pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante

« mots qu'il avoit mal prononcés, son oncle lui dit
 « sur cela : N'aviez-vous pas bien compris la chose?
 « — Sans doute, répondit son ami. — Et pourquoi
 « donc, reprit-il, l'avez-vous empêché de continuer?
 « voilà plus de dix lignes que nous avons perdues par
 « votre interruption. Tant il étoit bon ménager du
 « temps. » — C.

que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Je suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place: or, ie ne sçais compter ny à iect¹ ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference d'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin: ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que

¹ *Avec des jetons.* On écrit à présent *jet*, et ce mot est encore en usage pour signifier *calcul*. *Le jet à la plume*, dit Richelet, *est plus sûr que celui des jetons.* — C. — Les anciennes éditions, entre autres celles de Coste et de Bastien, portent *gect* au lieu de *ject*, qui est orthographié d'une manière plus conforme au mot latin *jactus*, d'où il vient. — E. J.



les enfants sçavent ; moins aux arts mecha-
niques, en la traficque ¹, et en la cognois-
sance des marchandises, diversité et nature
des fruicts, de vins, de viandes, ny à dres-
ser un oyseau, ny à medeciner un cheval
ou un chien ; et, puisqu'il me fault faire la
honte toute entiere, il n'y a pas un mois
qu'on me surprit ignorant de quoy le le-
vain servoit à faire du pain, et que c'estoit
que Faire cuver du vin. On coniectura an-
ciennement à Athenes ² une aptitude à la
mathematique, en celuy à qui on voyoit in-
genieusement adgencer et fagotter une charge
de brossailles : vrayement on tireroit de moy

¹ *Au trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

² Si Montaigne cite ceci de mémoire, comme il y a grande apparence, il s'est mépris, en fixant le fait à Athènes : car, selon Diogène Laërce, l. 9, semg. 53, ce fut Protagore d'Abdère que Démocrite jugea capable des sciences les plus sublimes, en lui voyant agencer artistement des fagots ; de sorte qu'il prit soin de les lui enseigner lui-même. — C. — Aulu-Gelle, qui raconte la même anecdote, place l'événement à Abdère, l. 5, c. 3. — E. J.

une bien contraire conclusion; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voilà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes despens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie foys mon effect; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect m'y contrainct; qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon progrez, non: tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, ie veois assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing; c'est prou que mon iugement ne se desferre point, duquel sont icy les essais.

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
 Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
 Et possis ipsum tu deridere Latinum,
 Non potes in nugas dicere plura meas
 Ipse ego quàm dixi: quid dentem dente iuvabit:
 Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
 Ne perdas operam: qui se mirantur, in illos
 Virus habe; nos hæc novimus esse nihil¹.

¹ Soyez le plus fin critique du monde; confondez.

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne fault gueres d'aultre façon ; ie ne fault ¹ jamais fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

Je veis un iour, à Barleduc, qu'on presentoit au roy François second, pour la recommandation de la memoire de René, roy

par vos plaisanteries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre ? Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes ; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. MARTIAL. epigr. 2, l. 13. — Nous nous sommes contentés de faire entendre le sens de cette épigramme : une traduction plus fidèle eût été inintelligible.

¹ *Gueres*, edit de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme fait de soy : Pourquoi n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon ¹ ? Je ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public : c'est l'irresolution : default tresincomode à la negociation des affaires du monde. Je ne sçais pas prendre party ez entreprises douteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero ² :

ie sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit ³ qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement, car quant aux preuves et rai-

¹ *Crayon.* — E. J.

² Le cœur ne me dit ni oui, ni non. PETRARCA.

³ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 7, segm. 179. — C.

sons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vray-semblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, ie iecte le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune, une bien legiere inclination et circonstance m'emporte ;

Dùm in dubio est animus, paulo momento huc atque Illuc impellitur ¹.

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancee en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers à la decision du sort et des dez ²; et remar-

¹ Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher d'un côté ou de l'autre. TERENT. *Andr.* act. 1, sc. 6, v. 32.

² C'est-à-dire, que je m'en rapporterais volontiers, dans la plupart des circonstances, à la décision du sort; et des dés.

que, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses douteuses : *sors cecidit super Mathiam*¹. La raison humaine est un glaive double et dangereux ; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston² ! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider ; ic suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les autres. S'il fault courre le hazard d'un chois incertain, i'aime mieulx que ce soit sous tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foys les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant : et si ne suis pas trop facile pour-

¹ Le sort tomba sur Mathias. *Act. Apost. c. 1, v. 26.*

² *Voyez combien de bouts à ce bâton !*

tant au change ; d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse ; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur et lubrica* ¹ ; notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

Iusta pari premitur veluti cùm pondere libra
Pronâ, nec hâc, plus parte sedet, nec surgit ab illâ ².

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect ; si y a il eu grand' aysance à les combattre ; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de débats que nostre chicane a

¹ L'habitude d'épouser les opinions des autres paroît entraîner bien des erreurs et des dangers. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 21.

² Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont également chargés, elle ne penche, elle ne s'élève d'aucun côté. TIBULL. l. 4, *Panegy. ad Messalam*, v. 41.

alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez ;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem¹ ;

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui voudra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst ; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la saint Iean des rigueurs de l'hiver : I'en pense de mesme de ces discours politiques ; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous

¹ L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. HOR. epist. 2, l. 2, v. 97.

ne veniez à choquer les principes trop grossiers et apparents : et pourtant , selon mon humeur, ez affaires publiques, il n'est aucun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de ce croullement, si ie pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, ie le ferois de bon cœur :

Nunquam adeò fœdis, adeòque pudendis
Utimum exemplis, ut non peiora supersint ¹.

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'instabilité; et que nos loix, non plus que nos vestemens, ne peuvent prendre aucune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser

¹ Citez l'action la plus hontense. la plus infâme, il en est encore de plus criminelle. Juv. sat. 8, v. 183.

d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances, iamais homme n'entreprint cela qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entrepris. Je foyz peu de part à ma prudence de ma conduite; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tourmenter des causes; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste! l'obeissance n'est iamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamais homme ne s'estima defaillant. Ma recommandation est vulgaire, commune et populaire; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se veoid; elle est bien

tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillard¹ opaque : s'accuser, seroit s'excuser en ce subiect là ; et se condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'avantage du iugement, nous ne le cedons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangiers, nous touchons² bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles ; et en apperceoit malaysee-

¹ *Brouillard.* — E. J.

² *Nous sentons, nous connoissons, etc.* — E. J.

ment le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance; et qui verroit bien à clair la hauteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doit esperer fort peu de recommandation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui écrivez vous? Les sçavants, à qui appartient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quant et quant soy mesme: Les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous: c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens; car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué: n'est ce pas raison? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Je pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foy de moy; car si elles n'eussent esté bien assurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasy toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là: tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours:

Mihi nempè valere et vivere doctus¹.

¹ Vivre, me bien porter, voilà ma science. LUCRET.
l. 5, v. 959.

Or, mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant :

Nemo in sese tentat descendere ' :

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett' humeur libre de n'assubiectir aysement ma creance, ie la doibs principalement à moy; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles et tou-

' Personne ne cherche à descendre en soi-même.
PERS. sat. 4, v. 23.

tes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement; ceulx là m'ont asseuré de la prinse, et m'en ont donné la iouissance et possession plus claire. La recommandation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit; ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance; ie la pretends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omnino si quidquam est decorum, nihil est profectò magis quàm æquabilitas universæ vitæ, tùm singularum actionum; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam*¹. Voilà doncques iusques où ie me

¹ S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 31.

sens coupable de cette première partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser; car, quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'adventure¹ que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediores: tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veois de beau en aultruy, ie le

¹ *Soit peut-être que le commerce, etc.* — E. J.

loue et l'estime tresvolontiers; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls : ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foys volontiers un pied et demy; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont: voire à mes ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas: et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malaysement la puis ie quitter, pour passion que ce soit; ie me foys plus d'iniure en mentant, que ie n'en foys à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu. Ie cog-

nois des hommes assez qui ont diverses parties belles , qui l'esprit , qui le cœur , qui l'adresse , qui la conscience , qui le langage , qui une science , qui un' aultre ; mais de grand homme en general , et ayant tant de belles pieces ensemble , ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé , ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aye cogneu au vif , ie dis des parties naturelles de l'ame , et le mieulx nay , c'estoit Estienne de la Boëtie ; c'estoit vrayement un' ame pleine , et qui monroit un beau visage à tout sens ; un' ame à la vieille marque , et qui eust produit de grands effects si sa fortune l'eust voulu ; ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel , par science et par estude.

Mais ie ne sçais comment il advient , et si advient sans doubte , qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance , qui se meslent de vacations letrees et de charges qui despendent des livres , qu'en nulle aultre sorte de gents ; ou

bien parce que l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les fautes communes; ou bien, que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa betise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accomode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre: ceulx cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes; car ils s'en servent sans discretion, faisant honneur à leur memoire aux despens de leur entendement: et faisant honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à saint Hierosme, pour se rendre eulx mesmes ridicules.

Le retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution: elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants; elle y est arrivee: elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser

la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par iargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence; toutesfois elle nous a appris les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque pratique de familiarité et privee accointance; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmi ces beaux mots nous a faict couler en la fantasie, les plus vaines humeurs de l'antiquité.

¹ *Notre institution ou éducation nous a appris, etc.*

Une bonne institution, elle change le jugement et les mœurs : comme il adveint à Polemon, ce ieune homme grec desbauché, qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur ¹, et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruct plus apparent et plus solide, qui feut le soudain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senti un tel effect de nostre discipline ?

Faciasne quod olim
Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia ; potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquàm est impransi correptus voce magistri ² ?

¹ *Du professeur.*—Lecteur public, *professor*. NICOT.

² Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? Renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, comme ce jeune débauché qui, s'étant trouvé par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de son état, et jeta à la dérobee ses couronnes et ses fleurs. HOR. sat. 3, l. 2, v. 253.

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus réglé : les mœurs et les propos des païsans, ie treuve communement plus ordonnez, selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantum quantum opus est sapit*¹.

Les plus notables hommes que j'aye iugé, par les apparences externes (car, pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi ; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et l'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle ; nous avons abondance de bons artisans de ce metier là, Aurat², Beze, Bu-

¹ Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut. *LACTANT. Div. Institut. l. 3, de divinâ Sapientiâ, c. 5.*

² Ou plutôt *Daurat*, savant humaniste, et très-

chanan, l'Hospital, Mont-doré, Turnebus: quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloingnez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduicte, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps; comme aussi la constante bonté, douceur de mœurs et facilité consciencieuse de mon-

bon poëte, au jugement de Bayle, dans son Dictionnaire, à l'article *Daurat*. — C.

sieur de la Noue, en une telle iniustice de parts ¹ armées (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourri, grand homme de guerre et tresexperimenté.

J'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance ², et certes aimée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre autres, de la perfection de cette tressainte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la

¹ *De partis armés.* — E. J.

² Sur ce qu'emportent ces mots, *Ma fille d'alliance*, voyez l'article *Gournay* dans le Dictionnaire de Bayle, où vous trouverez que le jugement que la demoiselle de Gournay fit des premiers *Essais* de Montaigne donna lieu à cette sorte d'alliance, longtemps avant qu'elle eût vu Montaigne. — C.

solidité de ses mœurs y sont desia bastantes¹; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle fait des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtems, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtems, avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage; mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfection, et

¹ Dans un assez haut degré. De l'italien *bastare*, suffire, on a fait *baster*, *bastant*, et *baste*. — C. — *Bastant* est encore en usage dans le langage populaire; on dit : *Tu n'es pas bastant pour faire cela.* — E. J.

en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire. Voilà tout ce que j'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

CHAPITRE XVIII.

DU DESMENTIR.

Sommaire. Montaigne explique de nouveau pourquoi il parle si souvent de lui dans son livre. Quand même personne ne voudroit le lire, il auroit du moins employé une grande part de sa vie agréablement pour lui. Que lui importe le reste! Ce qui le chagrine, c'est qu'on n'apprécie pas assez la véracité dans les écrivains. Le siècle est si corrompu que la vérité déplaît. Et cependant rien n'offense plus les Français qu'un reproche de mensonge : c'est que les reproches mérités blessent plus que des accusations injustes. — Combien le mensonge est odieux : c'est une preuve de lâcheté. Des nations, nouvellement découvertes (divers peuples de l'Amérique) abhorrent le mensonge : les Grecs et les Romains, moins délicats, souffroient patiemment un démenti.

Exemples : César et Xénophon; Alexandre, Auguste, Caton, Sylla, Brutus. — Pindare; Salvien, évêque de Marseille; les Américains; Lyandre; les Grecs et les Romains; César.

VOIRE mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui, par leur reputation, auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs¹ et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cæsar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir² leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une

¹ Les *ouvroirs* étoient des ateliers où les gens de métier travailloient, faisoient leur *ouvrage*.—E. J.

² *Affermir, confirmer*.—E. J.

base iuste et solide : ainsi sont à souhaicter les papiers iournaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus et aultres avoient laissé de leurs gestes : de telles gents, on aime et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre. Cette remontrance est tresvraie ; mais elle ne me touche que bien peu :

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus ;
Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes ¹.

Je ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publicque :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis

¹ Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié, tandis qu'il est des amateurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains ou au milieu de la place publique. HOR. sat. 1, v. 73. — Au lieu de *coactus*, qui est dans le premier vers d'Horace, Montaigne a mis *rogatus*, qui exprime plus exactement sa pensée. — C.

Pagina turgescat :

Secreti loquimur ¹ :

C'est pour le coing d'une librairie ², et pour en amuser un voisin, un parent, un ami, qui aura plaisir à me raconter ³ et re practiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Ie iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité ⁴; ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes pa-

¹ Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de beaux vers qui ne signifient rien; je parle comme en tête à tête avec mon lecteur. PERS. sat. 5, v. 19.

² Bibliothèque. — E. J.

³ A se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image. — C.

⁴ De leur néant, de leur peu de valeur. — C.

roles , et les fortunes de mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement , cela partiroit d'une mauvaise nature , d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs , la forme de leurs vestements et de leurs armes. I'en conserve l'escriture , le seing , des heures , et un' espee peculiere ¹ qui leur a servi ; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis , et annulus , tantò carior est posteris , quantò erga parentes maior affectus*². Si toutesfois ma posterité est d'autre appetit , i'auray bien de quoy me revenger ; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le public , c'est que i'emprunte les utils de son escriture , plus soubdaine et

¹ *Particulière.*—Péculière, du latin *peculiaris*, qui signifie la même chose.

² La robe et l'anneau d'un père sont d'autant plus chers à ses enfants , qu'ils conservent plus d'affection pour lui. D. AUGUSTIN. *De Civit. Dei*, l. 1, c. 13.

plus aysee : en recompense, i'empescheray
peut estre que quelque coing de beurré ne
se fonde au marché :

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivei ¹,

Et laxas scombris sæpè dabo tunicas ².

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu
mon temps, de m'estre entretenu tant d'heu-
res oysives à des pensements si utiles et
agreables? Moulant sur moy cette figure, il
a fallu si souvent me testonner et composer
pour m'extraire, que le patron s'en est fermi
et aulcunement formé soy mesme : me pei-
gnant pour aultruy, ie me suis peinct en
moy, de couleurs plus nettes que n'estoient
les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict
mon livre, que mon livre m'a faict : livre
consubstantiel à son aucteur, d'une occupa-
tion propre, membre de ma vie, non d'une
occupation et fin tierce et estrangiere,

¹ Afin que les olives et le poisson ne manquent
pas d'enveloppe. MARTIAL. l. 13, epigr. 1, v. 1.

² Souvent je fournirai aux maquereaux des habits
où ils seront fort à l'aise. CATULL. epigr. 92, v. 8.

comme tous aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement¹ ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils aux dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverti de cogitations² ennuyeuses? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la societé, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de ren-

¹ *Si exactement.* — *Primement* se trouve dans COTGRAVE. — C.

² *Pensées.* — E. J.

ger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries; parce que i'ay à les enrouler. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publique instruction? et si ces verges poëtiques,

Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin¹,

s'imprintent encore mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie preste un peu plus attentivement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray friponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Je n'ay aucunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aucunement estu-

¹ MAROT, dans son épître intitulée, *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.* — C.

dié pour ce que ie l'avois faict : si c'est aucunement estudier, que effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastée? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare ¹, l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appelons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui

¹ Voyez CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* l. 6, c. 10; et STOBÉE, *Serm.* 11.—C.

estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict ¹, « qu'aux François le mentir et se par-
« iurer n'est pas vice, mais une façon de
« parler. » Qui voudroit encherir sur ce tes-
moignage, il pourroit dire que ce leur est à
present vertu : on s'y forme, on s'y façonne,
comme à un exercice d'honneur; car la dis-
simulation est des plus notables qualitez de
ce siecle.

Ainsi i'ay souvent consideré d'où pouvoit
naistre cette coustume, que nous observons
si religieusement, De nous sentir plus aigre-
ment offensez du reproche de ce vice, qui
nous est si ordinaire, que de nul aultre; et
que ce soit l'extreme iniure qu'on nous
puisse faire de parole, que de nous repro-
cher la mensonge : sur cela, ie treuve qu'il
est naturel de se deffendre le plus des defaults
de quoy nous sommes les plus entachez; il
semble qu'en nous ressentants de l'accusation
et nous en esmouvants, nous nous deschar-

¹ *Si pejeret Francus, quid novi faciet, qui perju-
rium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis?*
De Gubernat. Dei. l. 4, c. 14, p. 87, edit. 3. Baluz.

geons aulcunement de la coulpe; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole? quoy! se desdire de sa propre science? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien peint bien houteusement, quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quant et quant de craindre les hommes » : il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement; car que peut on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroit des hommes, et brave à l'endroit de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la société publique : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de

nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus; car, iusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et inouï), offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tire de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece ¹ disoit que les enfants s'amusement par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à un aultrefois d'en dire ce que i'en sçais; et apprendray ce pendant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coutume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur: car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas

¹ *Lysandre*. Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 4, de la traduction d'Amyot. — C.

anciennement entre les Romains et les Grecs; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cæsar tantost voleur¹, tantost ivrongne, à sa barbe : nous voyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'autre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

¹ PLETARQUE, *Vie de Pompée*, c. 16. — C.

CHAPITRE XIX¹.

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Sommaire. Le zèle religieux est souvent excessif, et conséquemment injuste. C'est à ce zèle outré des premiers chrétiens qu'il faut attribuer la perte d'un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité. Leur intérêt les a aussi portés à louer de très-mauvais empereurs, à en calomnier de bons. Du nombre de ces derniers est Julien, surnommé l'Apostat. C'étoit un philosophe, un homme vraiment vertueux. Sa continence; son impartialité; les bonnes lois qu'il fit; sa sobriété; son habileté dans l'art militaire, etc.— Et cependant un historien, entre autres, l'a vivement réprimandé. Il est vrai qu'il vouloit

¹ Ce chapitre qui est presque traduit mot à mot d'Ammien Marcellin, contient un bel éloge de l'empereur Julien, que Montaigne a soin de défendre contre ses injustes détracteurs. Bayle, Montesquieu, Voltaire, etc., ont fait l'apologie de cet empereur, et je ne connois guère de grand écrivain, qui n'en ait parlé avec admiration.

rétablir le paganisme : mais il n'avoit jamais été chrétien dans le cœur ; il ne mérite donc pas le surnom d'Apostat. Fausse relation au sujet de sa mort. — Sa politique étoit d'entretenir la division entre les païens et les chrétiens, afin de les régir avec plus de facilité les uns et les autres. Nos rois suivent le même système à l'égard tant des catholiques que des protestants.

Exemples : les premiers chrétiens ; Tacite. — Julien l'Apostat. — Ammien Marcellin ; Eutrope. — Alexandre-le-Grand ; Épaminondas ; Marcus Brutus.

IL est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulsier les hommes à des effets tres-vicieux. En ce debat, par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubtte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gents de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et

saincte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx ci, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors des bornes de la raison, et leur faict parfois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires. Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commença de gagner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, de quoy les gents de lettres souffrent une merveilleuse perte; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance aux lettres, que tous les feux des Barbares : Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing; car quoyque l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses, toutes les librairies du monde, toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges faulses à tous les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceulx.

qui nous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat. C'estoit, à la verité, un tresgrand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vivvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions; et de vray, il n'est aucune sorte de vertu de quoy il n'ait laissé de tresnotables exemples : En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captives ¹, il n'en voulut pas seulement veoir une, estant en la fleur de son aage; car il feut tué par les Parthes ², aagé de trente un ans seulement : Quant à la iustice ³, il prenoit luy mesme la peine d'ouïr les parties; et encores que par curiosité il s'informast, à ceulx qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 24, c. 8. — C.

² *Id.* l. 25, c. 4. — C.

³ *Id.* l. 22, c. 10. — C.

aucun contrepoids à la balance : Il feit luy mesme plusieurs bonnes loix ¹; et retrench^a une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs. Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement, en divers lieux de son histoire ³, cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdit l'enseigner à tous les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensevelie sous le silence : il est vraysemblable, s'il eust fait quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy; car nos gents ⁴ mesmes recitent de luy cette histoire, Que se pourmenant un iour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeler Meschant,

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 25, c. 6. — C.

² *Id. ibid.* c. 5. — C.

³ *Id.* l. 22, c. 10, à la fin. — C.

⁴ SOZOMÈNE, *Hist. ecclés.* l. 5, c. 4. — C.

Traistre à Christ : et qu'il n'en fait aultre chose, sauf luy respondre : « Va, miserable, « pleure la perte de tes yeulx ; » à quoy l'evesque encores repliqua : « Je rends graces « à Iesus Christ de m'avoir osté la veue, « pour ne veoir ton visage impudent : » affectant en cela, disent-ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peult pas bien rapporter aux cruantez qu'on le dict avoir exercees contre nous. « Il¹ estoit, dict Eutropius², mon aultre tesmoing, ennemy de la chrestienté, mais « sans toucher au sang. » Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx³ qui avoient suyvi le parti de Constantius, son predecesseur. Quant à sa sobrieté⁴, il vivoit tousiours un vivre⁵ soldatesque ; et se nour-

¹ Il faut sous-entendre ici le mot *Julien*.

² SOZOMÈNE, *Hist. ecclés.* l. 10, c. 8. — C.

³ AMMIEN MARCELLIN, l. 22. c. 2. — C.

⁴ *Id.* l. 16, c. 2. — C.

⁵ Cette locution est toute latine, les Romains disoient : *Vivere vitam*. — E. J.

rissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre.

La vigilance estoit telle en luy ¹, qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armée et ses gardes, ou à estudier ; car, entres aultres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de litterature. On dict d'Alexandre le grand ², qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin ioignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relaschant les prises de ses doigts, cette boulette, par le bruict de sa cheute dans le bassin, le reveillast : cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 16, c. 17, et l. 26, c. 5.
— C.

² *Id.* l. 16, c. 2. — C.

empeschee de fumees, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice ¹. Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine; aussi feut il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart, avecques nous, en France, contre les Allemands et Francons ² : nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas ³; car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se coupa et affoiblit la main. Il demandoit ⁴ incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contestèrent cette bataille ⁵ sans luy trescouragement, iusques à ce que la nuict separa les

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 16, c. 2.—C.

² *Et les Francs de la Franconie.* — E. J.

³ AMMIEN MARCELLIN, l. 25, c. 3. — C.

⁴ *Id. ibid.*

⁵ *Id. ibid.*

armees. Il debvoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines : il avoit ferme creance de l'eternité des ames. En matiere de religion, il estoit vicieux par tout; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, Qu'il ne l'avoit iamais eue à cœur, mais que, pour l'obeïssance des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main. Il feut si superstitieux ¹ en la sienne, que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient; et, disoit on, s'il eust gagné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouiné de la science divinatrice ², et donnoit auctorité à toute façon de prognostiques. Il dict, entre aultres choses ³, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 25, c. 6. — C.

² *Id. ibid.* c. 6. — C.

³ *Id. ibid.* c. 4. — C.

quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprise, l'ayant de long temps adverti du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysives et delicates, ni languissante, longue et douloureuse; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus ¹, qui premierement le menaça en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le point de sa mort ². Ce langage qu'on luy faict tenir, quand il se sentit frappé: « Tu as vaincu ³, Nazareen: » ou, comme d'autres, « Contente toy, Nazareen, » n'eust esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoins, qui, estants presents en l'armée, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme,

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 20, c. 5. — C.

² *Id.* l. 25, c. 2. — C.

³ THÉODORET, *Hist. ecclés.* l. 3, c. 20. — C.

il couvoit, dict Marcellinus ¹, de longtemps en son cœur le paganisme; mais parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin ², quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il fait ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par tous moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple descousu, avecques les prelatz de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'assopir ces dissensions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans crainte, servist à sa religion ³ : ce qu'il sollicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence; ayant essayé, par la cruauté d'aul-

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 21, c. 2. — C.

² *Id.* l. 22, c. 3. — C.

³ *Id. ibid.*

cuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voylà ses mots à peu prez. En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ny coercion des loix qui bride et empesche sa course : mais, d'aultre costé, on diroit aussi que, de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX.

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR.

Sommaire. Les hommes ne sauroient goûter de plaisirs sans mélange. Toujours quelque amertume se joint à la volupté ; il semble que , sans cet ingrédient, on ne pourroit la supporter. — Au moral, c'est la même chose : point de bonté sans quelque teinte du vice ; point de justice sans quelque mélange d'injustice. — Dans la société même, les esprits les plus parfaits ne sont pas les plus propres aux affaires. Tel homme du plus grand sens ne sait pas conduire sa maison ; tel aussi qui connoît la science de l'économie publique, laisse écouler de ses mains toute sa fortune.

Exemples : Ariston et Pyrrhon ; Socrates ; Attalus ; Platon ; Simonides et le roi Hiéron.

LA foiblesse de nostre condition faict que les choses , en leur simplicité et pureté naturelle , ne puissent pas tumber en nostre usage : les elements que nous iouissons , sont alterez, et les metaux de mesme ; et

l'or, il le faut empirer par quelque aultre matiere pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encores les stoïciens faisoient « But de la vie, » n'y a peu servir sans composition; ny la volupté cyrenaique et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque mélange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat¹.

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladives et douloureuses, langueur, mollesse, foiblesse, defaillance, *morbidezza* : grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de

¹ Dans la coupe même du plaisir, il se mêle je ne sais quelle amertume; et souvent l'épine cruelle se trouve cachée sous les fleurs. LUCRET. l. 4, v. 1130.

severité que de gayeté; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enioué; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit*¹: l'ayse nous masche. C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent²: » c'est à dire, ils ne nous en donnent aucun pur et parfait, et que nous n'achetions au prix de quelque mal. Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçais quelle ioincture naturelle. Socrates dict³ que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté; mais que, n'en pouvant sortir⁴, il s'advisa de les accoupler au moins par la queue: Metrodorus disoit⁵, qu'en la tristesse il y a quelque alliage de

¹ La félicité qui ne se modère pas, se détruit elle-même. SENEC. epist. 74.

² EPICHARMUS, dans *Xénophon*, Apomnem. c. 1, § 20.—C.

³ Dans le dialogue de Platon, intitulé *Phædon*. — C.

⁴ *Venir à bout*.—E. J.

⁵ SENEC., epist. 99. — C.

plaisir. Je ne sçais s'il vouloit dire aultre chose ; mais , moy , i' imagine bien qu'il y a du desseing , du consentement et de la complaisance , à se nourrir en la melancholie : ie dis , oultre l'ambition qui s'y peult encores mesler , il y a quelque ombre de friandise et delicatesses qui nous rit et nous flatte au giron mesme de la melancholie. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment ?

Est quædam flere voluptas ¹.

Et dict un Attalus en Seneque ² , que la memoire de nos amis perdus nous aggree ; comme l'amer , au vin trop vieux ,

Minister vetuli , puer , Falerni ,
Inger' mî calices amariores ³ ,

et comme des pommes doucement aigres. Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis

¹ Les larmes ont leur douceur. OVID. *Trist.* l. 4, eleg. 3, v. 37.

² SENEC., epist. 63. — C.

³ Jeune homme , qui sert le vin vieux de Falerne , verse-m'en du plus amer. CATULL. epigr. 27, v. 1.

du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray, avant que l'un ou l'autre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduite de la peinture, vous estes en doute vers lequel c'est qu'on va; et l'extremité du rire se mesle aux larmes.

Nullum sine auctoramento malum est ¹.

Quand i' imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que tous ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celui de la generation, en son point plus excessif), ie le sens fondre sous la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir ², où il craint d'enfondrer.

¹ Il n'y a point de mal sans compensation. *SENEC.* epist. 69.

² Où il ne peut se fixer, s'arrêter, et où il craint de s'embourber. — C.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que j'aye a quelque teincture vicieuse ; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doute il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et partout, n'est que rapiement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice; et, dict Platon ¹, que ceulx là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contrà singulos, utilitate publicâ, re- penditur* ², dict Tacitus. Il est pareillement

¹ *De la Républ. l. 4, au commencement.* — C.

² Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve réparée par l'utilité publique. TACIT. *Annal.* l. 14, c. 44.

vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits ; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus obeissants à l'exemple et à la pratique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre : pourtant¹ se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires ; et les opinions de la philosophie, eslevees et exquisés, se treuvent ineptes à l'exercice. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité souple et inquiete, trouble nos negociations. Il fault manier les entreprises humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement ; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses, *volutantibus*

¹ C'est pour cela, etc.

res inter se pugnantes, obtorpuerant... animi ¹. C'est ce que les anciens disent de Simonides : parce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roi Hieron ², pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement, diverses

¹ Considérant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en étoient tout étourdis. TITE-LIVE, l. 32, c. 20.

² Le roi Hiéron l'avoit prié de lui dire ce que c'est que Dieu : et Simonide lui ayant répondu qu'il avoit besoin d'un jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda encore deux jours, et doubla chaque fois le nombre des jours après cela. Sur quoi Cicéron dit : *Simonidem arbitror... quia multa venirent in mentem acuta atque subtilia, dubitantem quid eorum esset verissimum, desperasse omnem veritatem.* « Je crois que Simonide perdit à la fin toute espérance de trouver la vérité, après que son esprit se fut promené d'opinions en opinions, les unes plus subtiles que les autres, sans pouvoir démêler la véritable. » Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 22, de la traduction de l'abbé d'Olivet. — C. — On peut consulter, sur la demande de Hiéron et sur la réponse de Simonide, le Dictionnaire de Bayle, article *Simonide*. — N.

considerations aiguës et subtiles ; doubtant laquelle estoit la plus vraysemblable, il desespera du tout de la verité. Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances ¹ et consequences, il empesche son eslection : un engin moyen conduit également et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils le sont ; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille : ie sçais un grand diseur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçais un aultre qui dict, qui consulte, mieulx qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle mon-

¹ Pour entendre ceci, il faut le joindre à ce qu'il a de plus haut : *Qu'il n'est pas besoin d'esclaircir les affaires si profondement et si subtilement*, etc. En lisant ces deux phrases de suite, dans l'édition in-4° de 1588, il n'y a plus d'obscurité. Le mot de Simonde que Montaigne a depuis intercalé, empêche qu'on ne sente d'abord à quoi se rapportent ces paroles : *Qui en recherche et embrasse*, etc. — A. D.

tre d'ame et de suffisance ; toutesfois , aux effects , ses serviteurs treuvent qu'il est tout aultre , ie dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI.

CONTRE LA FAINEANTISE.

Sommaire. C'est un devoir pour un prince de mourir debout , c'est-à-dire sans cesse occupé des affaires de l'état. — Pourquoi des sujets se sacrifieroient-ils au service et aux intérêts d'un souverain dont l'âme est avilie par l'oisiveté ? — Un prince doit conduire lui-même ses armées : sa présence produit le meilleur effet sur l'esprit des soldats. — A l'activité , les princes doivent joindre la sobriété , la décence. Ils doivent savoir , pour les intérêts de l'état , braver la mort , la regarder , l'attendre sans effroi.

Exemples : Vespasien ; Adrien. — Sélim I^{er} ; Bajazet II ; Édouard III ; les rois de Castille et de Portugal. — L'empereur Julien ; la jeunesse persane et la jeunesse lacédémonienne ; les an-

ciens Romains. — Quelques soldats indiens ; Philistus et les Syracusains ; Moley Moluch, roi de Fez ; Caton.

L'EMPEREUR Vespasien, estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire ; et, dans son lict mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé, « Il fault, disoit-il, qu'un empereur meure debout ¹. » Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'empereur ², s'en servit depuis à ce mesme propos : et le debvroit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oysifve ; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard, pour le service de son prince, que de le veoir appol-

¹ SUÉTONE, dans la *Vie de Vespasien*, § 24. *Imperatorem ait stantem mori oportere.* — C.

² SPARTIANI *ÆLIUS VERUS.* — C.

trony ¹ ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la notre.

Quand quelqu'un voudra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprises; et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile: mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un saint, à la bonne fortune de son estat, ils le dégradent de son office, qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçais un qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire

¹ *Rendu, devenu poltron, et livré, pendant ce temps-là, à des occupations, etc.—E. J.*

quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit, avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant occupé que sa voix et sa pensee; ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur, sont ceulx là seulement qui se donnent sur la place et au milieu de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme ¹. Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion; et Baiazet second, avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath troisesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de

¹ *Ayant les pieds sur la terre, comme un planteur de choux.* — C.

mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisieme, qui dict, de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast ; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent, que moy, ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouïr en presence.

L'empereur Iulian disoit ³ encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer ; » c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes et vertueuses. Il avoit

¹ Voyez ZONARAS, à la fin de l'*Histoire de Julien*.—C.

honte, si en public on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse la-cedemonienne, et Xenophon ¹ de la persienne), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel et la sobriété, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluités. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroit, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'enseignoient, dict il ², rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement et virilement; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'autre, les bleceures, les prisons leur traversant ce desseing, et leur prestant une vie forcee; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions

¹ *De Cyri. Institut.* l. 1, c. 2, § 16. — C.

² SÉNÈQUE, *epist.* 88. — C.

romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, gradivumque Martem, aliosque iratos invoco deos* ¹. Les Portugais disent qu'en certain endroit de leur conquête des Indes, ils rencontrèrent des soldats qui s'estoient condamnés, avecques horribles exsecrations, de n'entrer en aucune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux; et, pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner, il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en

¹ Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius ! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colère de Jupiter, de Mars, et des autres dieux.
TIT.-LIV. l. 2, c. 45.

rapporter pas la vie, de se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'autres exemples; mais en voyci un : Philistus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la bataille, qui feut asprement contestee, les forces estants pareilles : en ce combat, il eut du meilleur au commencement par sa prouesse; mais, les Syracusains se rangeants autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne, pour se desveloper, n'y esperant plus de ressource, s'osta¹ de sa main la vie qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement², aux mains ennemies.

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gagner³, contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande

¹ PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 8.

² *Inutilement, en vain. Frustratoire, vain et inutile*, est encore en usage au Palais. *Frustratoirement* n'est plus français. — C.

³ En 1578.—C.

couronne à celle de Castille, se trouva grièvement malade dez lors que les Portugais entrèrent à main armée en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Jamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence, et chargée de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere : mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; tous les aultres necessaires et utiles, il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement avancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduite de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust ¹ à chercher la victoire san-

¹ DE THOU, *Hist.* l. 65. — C.

glante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par desseing, il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa bataille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à tous sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur rouverte¹, et, trouvant toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solùm cæde, sed etiam fugâ*², et s'amonceller les uns sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une

¹ *Leur déroute.* — E. J.

² Entassés non seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.

tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant, il se fait porter et tracasser ¹ où le besoin l'appelloit, et, coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing ² de sa bataille se laissant enfoncer ³, on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defaillant pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, afin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle, expira ⁴ tenant le doigt contre

¹ *Mener çà et là.* — Tracasser, *itare, hâc illâc cursitare.* NICOT.

² *Un corps de bataille rangé en forme de coin.* — E. J.

³ DE THOU, l. 65.—C.

⁴ THUANI, *Hist.* l. 65, p. 248, où M. de Thou remarque qu'on disoit que Charles de Bourbon avoit

sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vescu oncques si long tems et si avant en la mort? qui mourut oncques si debout? L'extreme degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soing, continuant libre le train de la vie iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à dormir et à estudier, en ayant une violente et sanglante, presente en sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main.

fait la même chose en expirant au pied des murailles de Rome, qui fut prise d'assaut par ses troupes, un peu après sa mort. — C.

CHAPITRE XXII.

DES POSTES.

Sommaire. Montaigne, d'une taille ferme et courte, réussissoit dans les exercices d'équitation ; mais aujourd'hui il les abandonne, parce qu'ils le fatiguent trop. — L'usage de mettre de distance en distance des chevaux de relais n'est pas nouveau : on le connoissoit du temps de Cyrus ; les Romains l'ont employé. — Divers autres moyens de faire parvenir promptement des nouvelles. *Exemples :* Cyrus ; Lucius Vibulus ; Néron ; Sempronius Gracchus. — Cæcina ; les hirondelles ; les pigeons ; D. Brutus, etc.

IE n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en quitte le mestier ; il nous essaye ¹ trop pour y durer long temps. Je lisois ², à cette heure, que le roy

¹ *Il nous fatigue trop.* — E. J.

² Dans la *Cyropédie* de XÉNOPHON, l. 8, c. 6, §. 9. — C.

Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte; et, à cette distance, il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prêts pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy : et disent aucuns ¹, que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar ² dict que Lucius Vibulus Rufus, ayant haste de porter un advisement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence: et luy mesme, à ce que dict Suetone ³, faisoit cent milles par iour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier, car où les rivieres luy trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se detournoit du droict, pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero ⁴, allant veoir

¹ XÉNOPHON, l. 8, c. 6, § 9. — C.

² *De Bello civili*, l. 3, c. 4. — C.

³ SÜETONIUS *in Cæsare*, § 57. — C.

⁴ PLINE, l. 6, c. 20. — C.

son frere Drusus malade en Allemaigne ,
 fait deux cents milles en vingt quatre heures,
 ayant trois cochés. En la guerre des Romains
 contre le roy Antiochus, T. Sempronius
 Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos*
equos propè incredibili celeritate ab Amphissá
*tertio die Pellam pervenit*¹ : et appert², à
 veoir le lieu, que c'estoient postes assises,
 non ordonnees freschement pour cette
 course.

L'invention de Cecina à renvoyer des
 nouvelles à ceulx de sa maison, avoit bien
 plus de promptitude : il emporta³ quand et
 soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs
 nids quand il vouloit r'envoyer de ses nou-
 velles, en les teignant de marque de couleur
 propre à signifier ce qu'il vouloit, selon
 qu'il avoit concerté avecques les siens.

Au theatre à Rome, les maistres de famille

¹ Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur
 des chevaux de relais, avec une rapidité presque in-
 croyable. TIT. LIV. l. 37, c. 7.

² *Et il paroît.* — E. J.

³ PLINE, l. 10, c. 24. — C.

avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis; et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus ¹ en usa assiegé à Mutine ²; et aultres, ailleurs.

Au Peru, ils couroient sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules avecques des portoirs, par telle agilité, que, tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

I'entends que les Valachi ³, courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu; et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroictement d'une bande large, comme font assez d'aultres. Je n'ay trouvé nul seiour ⁴ à cet usage.

¹ PLINE, l. 10, c. 77. — C.

² *Modène*, comme on dit à présent. — C.

³ *Les Valaques*.

⁴ *Nul soulagement*. — E. J.

CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYEZ A BONNE
FIN.

Sommaire. Les corps politiques sont sujets aux mêmes vicissitudes et accidents que le corps humain. Comme l'homme, ils sont souvent tourmentés de pléthore : il leur faut recourir aux émigrations, aux guerres mêmes, etc. — Ne seroit-ce point par des motifs à peu près semblables que le gouvernement des Romains conservoit, et presque encourageoit les combats du cirque, où des milliers d'hommes s'égorgeoient quelquefois aux yeux des spectateurs.

Exemples : Les Gaulois et Brennus; les Goths et les Vandales; les Romains. — Édouard III, roi d'Angleterre; Philippe de Valois; Lycurgue. — Les gladiateurs.

IL se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui montre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduite par

divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoient aussi aux estats et polices : les royaumes, les republicques naissent, fleurissent et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuisible; soit de bonnes humeurs, soit de mauvaises, qui est l'ordinaire cause des maladies; ie dis repletion des bonnes humeurs, car cela mesme les medecins le craignent; et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigre et vigoreuse, il nous la fault essimer¹ et rabattre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup; ils ordonnent pour cela aux athletes les purgations et les saignees, pour leur soustraire cette superabondance de santé. De semblable repletion se veoient les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation; tantost on donne congé

¹ *Essaimer, tailler comme un essaim.* E. J.

à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'autrui; de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemaigne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants; ainsi se forgea cette infinie marée¹ d'hommes, qui s'escoula en Italie sous Brennus et aultres; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possèdent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large, et à peine est il deux ou trois coings au monde qui n'ayent senti l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies; car sentants leur ville se grossir oultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins neces-

¹ *Marée* veut dire ici *foule*. Ce mot ne se trouve point en ce sens-là dans nos vieux dictionnaires. Il répond, en quelque manière, à celui de *flot*, fort usité pour signifier *quantité*, *multitude*, comme dans ces vers de Boileau :

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les *flots* d'auditeurs pour aller à sa chaire.—C.

saire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avecques aucuns de leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

Et patimur longæ pacis mala, sævior armis
Luxuria incumbit¹;

mais aussi pour servir de saignee à leur republicque, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisieme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il fait avec nostre roy,

¹ Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix; plus terrible que le fer ennemi, la mollesse nous a domptés. Juv. sat. 6, v. 291.

le differend du duché de Bretagne¹, afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en Angleterre. Ce feut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie. Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse qui est parmy nous se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominant pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

¹ Voyez FROISSART, t. I, c. 213. — C.

Nil mihi tam valdè placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temerè invitis suscipiatur heris¹.

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus² le plus vertueux et parfaict legislateur qui feust oncques, inventa cette tresiniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes³ qui estoient leurs serfs, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinssent en horreur le desbordement de ce vice. Ceulx là avoient encores plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels⁴, à quelque sorte de mort qu'ils feussent condamnez, feussent deschirez tout vifs par les

¹ O puissante Némésis! puissé-je ne jamais rien desirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs! CATULL. *ad Manlium*, carm. 66, v. 77.

² PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 21. — C.

³ *Les Ilotes*. — E. J.

⁴ *Celsi Medicina*, in *præfat.* — C.

medecins, pour y veoir au naturel nos parties interieures, et en establir plus de certitude en leur art : car, s'il se fault desbaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps; comme les Romains dressoient le peuple à la vailance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient et entretuoient en leur presence;

*Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta
voluptas¹?*

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

*Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
Quodque patri superest, successor laudis habeto.
.....
Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas.*

¹ N'est-ce pas là le but de l'art insensé des gladiateurs, de ces jeux barbares, et de ces torrents de sang qui repaissent les yeux des Romains?

.....
 Iam solis contenta feris infamis arena
 Nulla cruentatis homicidia ludat in armis ¹.

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruict pour l'institution du peuple, de veoir tous les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces, avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foiblesse ou commisération, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer

¹ Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne ; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père la seule louange qui vous reste à mériter : que le sang ne coule plus pour le plaisir du peuple ; que l'arène ne boive que le sang des bêtes, et que l'homicide ne souille plus nos yeux. *PRUDENTII contra Symmachum*, l. 2, v. 1121.

demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et maudissoit, si on les voyoit estriver ¹ à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

Consurgit ad ictus,
Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
Virgo modesta iubet converso pollice rumpi ².

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

¹ Résister, témoigner de la répugnance. — C.

² La vierge modeste se lève à chaque coup; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est charmée, ravie, et elle ordonne qu'on perce le sein du vaincu étendu sur l'arène. PRUDENT. *contra Symmachum*, l. 2, v. 1095.

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat, cùm bella
quiescunt ¹ :

Hos inter fremitus novosque lusus,
.....
Stat sexus rudis, insciusque ferri,
Et pugnæ capit improbus viriles ² :

ce que ie trouverois fort estrange et incroya-
ble, si nous n'estions accoustumez de veoir
touts les iours, en nos guerres, plusieurs
milliasses d'hommes estrangiers, engageants,
pour de l'argent, leur sang et leur vie à des
querelles où ils n'ont aucun interest.

¹ Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un
prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu
de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. *MANIL.*
Astron. l. 4, v. 225.

² Parmi ces frémissèments et ces nouveaux plai-
sirs, un sexe, peu fait pour les armes, descend dans
l'arène, et, devenu barbare, s'exerce aux jeux des
guerriers. *STAT. Syl.* 6, l. 1, v. 51.

CHAPITRE XXIV.

DE LA GRANDEUR ROMAINE.

Sommaire. Montaigne ne veut dire qu'un mot de cette grandeur des Romains, à laquelle il ne trouve rien de comparable. En effet, César, n'étant encore que simple citoyen, donne, vend, propose des trônes; par une simple lettre, le sénat dépose un des plus grands rois, etc., etc.

Exemples : César et Cicéron; le roi Déjotarus; le roi Ptolomée; Popilius et le roi Antiochus; Auguste; le roi breton Cogidunus.

IE ne veulx dire qu'un mot de cet argument infini, pour montrer la simplesse de ceulx qui appariant à celle là les chestifves grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familiares de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familiares, s'ils veulent, car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui, au lieu de familiares, y ont substitué *ad familiares*,

peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar ¹, qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*); il y en a une qui s'adresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar lui avoit escripte: « Quant à Marcus Furius, que tu m'as « recommandé, ie le feray roy de Gaule ²; « et si tu veulx que i'advance quelque aultre « de tes amis, envoye le moy. » Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes, car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame ³, nommé Mithridates : et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus; et Suetone ⁴ dict qu'il tira pour un coup, du roy Ptolemaeus, trois millions six cent mill' escus,

¹ C. 56. — C.

² L. 7, epist. 5. — C.

³ Cic. *de Divin.* l. 2, c. 37. — C.

⁴ *In Jul. Cæsare*, § 54. — C.

qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis¹.

Marcus Antonius disoit², que la grandeur du peuple romain ne se monroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte plus hault le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Égypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat; et, d'abordec, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit³ la place où il estoit, à tout sa baguette, en luy di-

¹ A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. CLAUDIAN. *Eutrop.* l. I, v. 203.

² PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, c. 8. — C.

³ TITE-LIVE, l. 45, c. 12. — C.

sant : « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : « Je feray (repliqua il) ce que le senat me commande. » Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prospérité, par l'impression de trois traicts d'escripture ! il eut vrayement raison, comme il fait, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance¹, de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels. Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en fait present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus², parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance : Les Romains, dict il, avoient accoustumé,

¹ TITE-LIVE, l. 45, c. 13. — C.

² *Vie d'Agricola*. — C.

de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, sous leur auctorité, « à ce qu'ils « eussent des roys mesmes, utiles de la servitude : » *Ut haberent instrumenta servitutis et reges*¹. Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis. »

¹ TACIT. *Vie d'Agricola*, c. 14. — Montaigne a traduit ce passage avant que de le citer. — C.

CHAPITRE XXV.

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE.

Sommaire. Divers exemples de personnes qui sont devenues, les unes goutteuses, les autres borgnes, après avoir feint de l'être pendant quelque temps. — Il faut empêcher les enfans de contrefaire les défauts physiques qu'ils aperçoivent dans les autres, de peur qu'ils ne les contractent eux-mêmes. — Une folle, devenue aveugle, ne s'en doutoit pas; elle croyoit que la maison étoit devenue plus obscure: tous les hommes ressemblent à cette folle; ils attribuent leurs vices à d'autres causes que les véritables.

Exemples: Célius, cité dans une épigramme de Martial; un homme cité par Appien; des gentilshommes anglais; l'aventure d'un aveugle, rapportée par Plin. — Une folle qui habitoit dans la maison de Sénèque.

IL y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de

Celius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, fait la mine d'avoir la goutte; et, pour rendre son excuse plus vraysemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux. Enfin la fortune luy fait ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

Tantum cura potest, et ars doloris!
Desit fingere Cælius podagram ¹.

J'ay veu en quelque lieu d'Appian ², ce me semble, une pareille histoire d'un, qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne :

¹ Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. MARTIAL. l. 7, epigr. 39, v. 8.

² *De Bello civili*, l. 4. — C.



quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long tems porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit effectivement perdue, sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee ¹ pour avoir esté si long-temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'autre œil; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celui qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard ² le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils

¹ *S'étoit affoiblie.* — C'est une phrase latine. Sénèque le tragique a dit : *Visusque meror hebetat.* Voyez *Hercul. Fur.* v. 1043.

² Tom. I, c. 29. — C.

eussent passé en France et exploité quelque faict d'armes sur nous; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez tous esborgnez au reveoir des maïstresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse. Les meres ont raison de tanser leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bicles ¹, et tels aultres defaults de la personne : car, oultre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant desseigné de s'en feindre. De tout temps, i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner d'une contenance affetee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en necessité. Ie me fonde sur ce

¹ *Bicle*, ou *bigle*, comme on dit présentement, signifie *louche*. — C.

que ie serois tout le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict¹ d'un qui, songeant estre aveugle, en dormant, se le trouva lendemain, sans aucune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs; et semble que Pline soit de cet advis: mais il est plus vraysemblable que les mouvements que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui lui ostoient la veue, feurent occasion du songe.

Adioustons encores un' histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres: « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius², que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge hereditaire: car, de mon goust, ie suis enemy de ces monstres; et, si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher

¹ L. 7, c. 50. — C.

² Epist. 50. — C.

gueres loing, ie ris de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener, parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambitieux, disons nous; mais à Rome, on ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sumptueux; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train assure de vie; c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guaison plus malaysee. Si nous ne commençons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maux? si avons nous une tresdoulce

medecine, que la philosophie; car, des aultres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison, cette cy plaist et guarit ensemble.» Voylà ce que dict Seneque¹, qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du prouffit au change.

CHAPITRE XXVI.

DES POULCES.

Sommaire. Comme certains rois barbares faisoient usage des pouces, pour contracter entre eux. — Étymologies du mot *pouce*. Coutume des Romains d'abaisser ou de relever les pouces, pour applaudir, ou pour ordonner la mort des gladiateurs. — Comment ils punissoient ceux qui se coupoient les pouces pour ne pas aller à la guerre, etc.

Exemples : Certains rois barbares; les Romains; Auguste; Caius Vatiens; les Athéniens; les Lacédémoniens.

TACITUS² recite que, parmi certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree,

¹ SENEC., epist. 50. — C.

² *Annal.* l. 12. — C.

leur maniere estoit de ioindre estroitement leurs mains droictes l'une à l'autre, et s'entrelacer les poulces : et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient. Les medecins disent ² que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere* ³. Les Grecs appellent le pouce ἀντιχείρ, comme qui diroit une aultre main. Et il semble que parfois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere;

Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata, surgit ³.

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les poulces,

¹ Ceci semble pris de Macrobe, qui l'a pris à son tour d'Atéius Capito. Voyez MACROB. *Saturn.*, l. 7, c. 13. — C.

² Être fort et puissant. — C.

³ Ces deux vers sont trop libres pour être traduits. MARTIAL. l. 12, epigr. 98., v. 8.

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum ¹;

et de desfaveur, de les haulser et contourner
au dehors :

Converso pollice vulgi,
Quemlibet occidunt populariter ².

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui estoient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain ⁴, qui avoit, par malice, coupé les poulces à deux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux armées : et avant luy, le senat, du temps de la guerre italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpetuelle, et luy avoit confisqué tous ses

² Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux poulces. HOR. epist. 18, l. 1, v. 66.

³ Dès que le peuple a tourné le ponce en haut, il faut égorger les gladiateurs, pour lui plaire. JUV. sat. 3, v. 36.

⁴ SUTTONIUS, in *Cæsare Augusto*, § 24. — C.

biens ¹, pour s'estre à escient coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage. Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gagné une bataille navale, feit couper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens ² les feirent couper aux Æginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine. En Lacedemone ³, le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce.

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 5, c. 3, § 3. — C.

² *Id.*, l. 9, in *Externis*, §. 8.

³ PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 14. — C.

CHAPITRE XXVII.

COUARDISE ¹ MERE DE LA CRUAUTÉ.

Sommaire. Vérité de l'adage qui fait le titre de ce chapitre. Le vrai brave pardonne à l'ennemi qu'il a vaincu ; le lâche le massacre, même lorsqu'il est sans défense. Mais tuer son ennemi, quand il est abattu, c'est se priver du plaisir de la vengeance : il vaudroit bien mieux le conserver pour jouir de sa honte.—Dans les duels, celui qui succombe n'est pas le plus à plaindre ; le survivant est obligé de fuir, de se cacher. Les duels sont une preuve de lâcheté : en effet, on ne se bat que parce que l'on craint celui que l'on a offensé, ou celui par qui l'on a été offensé. Une autre preuve de lâcheté, c'est d'amener pour ces combats des *seconds*, des *tiers*. — Duel où le frère de Montaigne se trouva engagé. — S'il est vrai que le courage seul doit être honoré, l'art de l'escrime doit être flétri, puisqu'il ne procure la victoire qu'à force de feintes et de

¹ *Lâcheté, poltronnerie.* — E. J.

ruses. Dans les batailles, il est d'ailleurs inutile et quelquefois dangereux. — Combien les gens sanguinaires sont lâches; et comment un premier acte de cruauté en nécessite d'autres. — Les tyrans aiment à prolonger les tourments de leurs victimes : mais leur intention est souvent trompée; les tortures violentes tuent, et des tortures tolérables ne suffisent point à leur rage. — Détails de quelques supplices affreux. Montaigne pense que les plus hideux à voir ne sont pas ceux qui causent le plus de douleur aux malheureux qui y sont condamnés.

Exemples : Alexandre, tyran de Phères; Bias; Lyciscus. Coutume du royaume de Narsingue; Asinius Pollio; le duc d'Orléans et Henri, roi d'Angleterre; le frère de Montaigne; le consul Publius Rutilius; Philopœmen. — L'empereur Maurice et Phocas. — Philippe, roi de Macédoine; Théoxène et Poris. — Des Juifs crucifiés; l'empereur Mechmed; des seigneurs d'Épire; Crésus; George Sechel, chef de paysans de Pologne révoltés.

I'AY souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté: et si ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompagne

coustumierement de mollesse feminine; i'en ay veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement, et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres ¹, ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gents tous les iours. Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

Nec nisi bellantis gaudet cervice iuveni²,

s'arreste ³ à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce pre-

¹ PLUTARQUE, *Vie de Pélopidas*, c. 15. — C.

² Qui ne se plait à combattre un taureau, que lorsqu'il fait une vigoureuse résistance. CLAUDIAN. *Epist. ad Hadrianum*, c. 30.

³ *S'arrête dès qu'il voit l'ennemi à sa merci.* — E. J.

mier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruautez inouies aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, et se gendarme, à s'ensanglanter iusques aux coudes, et deschiquetter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment d'aulture vaillance :

. Et lupus et turpes instant morientibus ursi,
Et quæcumque minor nobilitate fera est ' :

comme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles; et qu'au lieu que nos peres avoient quelque degré de vengeance, nous commenceons à cette heure par le dernier; et ne se parle, d'arrivee, que de

' Le loup, l'ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourants. OVID. *Trist.*, l. 3, eleg. 5, v. 35.

tuer ? qu'est ce, si ce n'est couardise ? Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son ennemy qu'à l'achever, et à le faire bouquer ¹ qu'à le faire mourir ; d'avantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit et contente mieulx, car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revanche : enfin, tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias ² crioit à un meschant homme, « Je sçais que tost ou tard tu en seras puny, mais ie crains que ie ne le veoye pas ; » et plaignoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que Lyciscus souffrit de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez, et aus-

¹ *Faire bouquer quelqu'un*, c'est lui faire dépit, le faire enrager, l'obliger à céder. RICHELET.

² PLUTARQUE, *pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices*, c. 2. — C.

quels devoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir; car, comme le vengeur y veult veoir clair pour en tirer du plaisir, il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye clair aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira, » disons nous; et, pour luy avoir donné d'une pistolade¹ en la teste, estimons nous qu'il s'en repente² au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tombant; il ne nous en scait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir; et luy prestons le plus favorable de tous les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement : nous sommes à conniller², à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent; et

¹ *Pistolade, pistoletade*, coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans Nicot. — C.

² *A nous cacher dans des trous, comme des conils, des lapins.* — E. J.

luy est en repos. Le tuer, est bon pour éviter l'offense à venir ; non pour venger celle qui est faicte : c'est une action plus de crainte, que de braverie ; de precaution, que de courage ; de deffense, que d'entreprise. Il est apparent que nous quittons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation : nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy, c'est pour toy que tu t'en desfais. Au royaume de Narsingue, cet expedient nous demeureroit inutile : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisans desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or ; mais, pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec ce-luy qui la porte ; et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras. Si nous pensions, par vertu, estre tousiours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris

qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement que honorablement; et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio ¹, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles ² à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts ³. » Celuy qui attend à veoir trespasser l'auteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif ⁴? On disoit

¹ PLINE, dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin. — C.

² Dire des injures. — E. J.

³ C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse. *Nec plancus illepidè : — Cum mortuis, non nisi larvas luctari.* PLINE, dans sa *préface à Vespasien*, vers la fin. — C.

⁴ Et qui aime à chercher noise ou à nuire. — E. J.

à Aristote, que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dict il ¹, qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revenger une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le voyons en pieds; et qu'il soit ainsi, nostre belle pratique d'aujourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompagner de seconds, et tiers et quarts : c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et batailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quùm in se cuique minimum fidutiæ esset*²; car naturellement

¹ DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristote*, l. 10, segm. 18.
—C.

² Parce que chacun se défiolt de soi-même.

quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se ser-voit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection et de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desavantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre ; et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liée ; si vostre second est à terre, vous en avez deux sur les bras, avecques

raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement ; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est desia fort blecé ; mais si ce sont avantages que vous ayez gagné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inégalité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslée ; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil avantage. La nature de la societé porte, où il y a troupe contre troupe, comme où nostre duc d'Orleans ¹ desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent ; trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens ² ; trois à trois, comme les Ho-

¹ *Chroniques de Monstrelet*, v. I, c. 9. — C.

² HÉRODOTE, l. I, c. 37. — C.

raciens contre les Curiaciens , Que la multitude de chasque part n'est consideree que pour un homme seul : par tout où il y a compagnie , le hazard y est confus et meslé.

I'ay interest domestique à ce discours : car mon frere sieur de Matecoulom feut convié , à Rome , à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit guere , lequel estoit defendeur , et appelé par un aultre. En ce combat , il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu : ie voudrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent choquant et troublant celles de la raison. Apres s'estre desfaict de son homme ¹, voyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers , il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins ? debvoit il se tenir coy , et regarder desfaire , si le sort l'eust ainsi voulu , celuy pour la deffense duquel il estoit là venu ? ce qu'il avoit faict iusques

¹ On peut voir tout le détail de cette affaire dans les *Mémoires de Brantôme, touchant les duels*, p. 111 et 112. — C.

alors ne seroit rien à la besongne ; la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy , quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desavantage , ie ne veois pas comment vous la puissiez faire , quand il va de l'interest d'aultruy , où vous n'estes que suyvant , où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste , ny courtois , au hazard de celuy auquel il s'estoit presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommandation de nostre roy. Indiscretion ! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde , par reputation ; nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence ! Mettez trois François aux deserts de Lybie , ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et esgratigner ; vous diriez que cette peregrination est une partie dresseé pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies , et le plus souvent à tels qui s'eiouissent de nos maulx et qui s'en mocquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer ,

et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir ; si fauldroit il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique ¹ avant la pratique : nous trahissons nostre apprentissage :

Primitiæ iuvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta ²!

Je sçais bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains , en Espagne, le plus vieil, dict Tite Live ³, par l'adresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estour-

¹ Nous disons aujourd'hui *théorie*, quoique nous ayons conservé *pratique* : c'est une bizarrerie de l'usage. *Mouillez-vous pour seicher, ou seichez-vous pour mouiller? Je n'entends point la theorique : la pratique, je m'en aide quelque peu.* RABELAIS, l. I, c. 5. *Les Italiens*, dit Brantôme en parlant des duels, *sont estez les premiers fondateurs de ces combats et de leurs poinctilles, et en ont tresbien sceu les theoriques et pratiques*, p. 179. — C.

² Tristes épreuves d'un jeune courage, funeste apprentissage de la guerre ! *Énéide*, l. II, v. 156.

³ L. 28, c. 21. — C.

dies du plus ieune); et art, comme i'ay cogneu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aulcuns outre leur mesure naturelle; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tiré son appuy de l'adresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science : et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui luy ostassent le moyen de cet avantage, et lesquelles despendoient entierement de la fortune et de l'assurance, afin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
 Voglion costor, nè qui destrezza ha parte;
 Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi :
 Toglie l' ira e' l furor l' uso dell' arte.
 Odi le spade orribilmente urtarsi

A mezzo il ferro ; il piè d' orma non parte :
 Sempre è il piè fèrmo , e la man sempre in moto,
 Ne scende taglio in van , nè punta a voto ¹.

Les buttes ² , les tournois , les barrières , l'image des combats guerriers , estoient l'exercice de nos peres : cet aultre exercice est d'autant moins noble , qu'il ne regarde qu'une fin priver ; qui nous apprend à nous entre-ruyer , contre les loix et la iustice , et qui , en toute façon , produict tousiours des effets dommageables. Il est bien plus digne

¹ Ils ne veulent ni esquiver , ni parer , ni fuir ; l'adresse n'a point de part à leur combat , leurs coups ne sont pas mesurés ; la fureur leur ôte l'usage de l'adresse et de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles , leurs mains toujours en mouvement ; les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées ; de la taille , de la pointe , leurs coups ne sont jamais sans effet. TORQUATO TASSO , *nella Gerusal. liberata* , cant. 12 , stanz. 55.

² Motte de terre élevée répondant à une semblable opposée , par juste intervalle d'un ject d'arc ou d'arbalète , en haut ou au milieu desquelles il y a un blanc à viser pour exercer les archers et arbalétriers. NICOT.

et mieulx seant de s'exercer en choses qui assurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publique seureté et la gloire commune. Publius Rutilius ¹, consul, feut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par adresse et science, qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privée, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cæsar ², qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la bataille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen ³ condamna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui ap-

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 2, c. 3, § 2. — C.

² PLUTARQUE, *Vie de J. César*, c. 12. — C.

³ *Id.*, *Vie de Philopœmen*, c. 12. — C.

partiennent à la discipline militaire , à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette adresse à quoy on façonne ses membres , ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole , sont non seulement inutiles , mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire ; aussi y emploient communement nos gents des armes particulieres , et peculierement destinees à cet usage : et i'ay veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme , convié à l'espee et au poignard , s'offrist en equipage de gentdarme ; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe ¹ , au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez , en Platon ² , parlant d'un apprentissage de manier les armes , conforme au nostre , dict n'avoir iamaïs de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre , et nommeement des mais-

¹ C'est-à-dire , *en habit de guerre*. Cappe , *chlamys* , *sagum militare*. NICOT.— C.

² Dans le dialogue de Platon , intitulé *Lachès*.—C.

tres d'icelle : quant à ceulx là , nostre experience en dict bien autant. Du reste , au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance ; et , en l'institution des enfants de sa police , Platon ¹ interdit l'art de mener les poings , introduict par Amycus et Epeius , et celuy de luicter , inventé par Antaeus et Cercyo , parce qu'ils ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique , et ny conferent ² point. Mais ie m'en voys un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice ³ , estant adverty , par songes et plusieurs prognostiques , qu'un Phocas , soldat pour lors incogneu , le devoit tuer , demandoit à son gendre Philip-pus , qui estoit ce Phocas , sa nature , ses conditions et ses mœurs ; et comme , entre

¹ *Traité des Loix*, l. 7.—C.

² *Et n'y contribuent point*. Conferer , en ce sens , est purement latin.

³ ZONARE et CEDREN , dans le règne de cet empereur. Mais celui à qui Maurice fit cette question s'appeloit *Philippicus* ; et il n'étoit pas son gendre , mais son beau-frère.—C.

autres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'autres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes; de peur d'une esgratigneure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet¹.

Les premieres cruauitez s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste reuence, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruauitez, pour les estouffer les unes par les autres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmeler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant asseurer ny resouldre contre tant de familles en divers temps offensees, print party de se saisir de

¹ Il frappe tout, parce qu'il craint tout. CLAUDIAN, in *Eutrop.* l. 1, v. 182.

touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour, de iour en iour, les perdre l'un aprez l'autre, et ainsin establir son repos.

Les belles matieres tiennent tousiours bien leur reng, en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suite, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.

Entre les aultres condamnez par Philip-pus ¹, avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens ² : aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissant chacun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en es-

¹ TITE-LIVE, l. 40, c. 4.—C.

² Toute cette histoire est prise de TITE-LIVE, l. 40, c. 4; mais Montaigne n'a pas toujours traduit fidèlement son original.—C.

tant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa tous en bas aage. Theoxena, espoinçonnée d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduite et protection, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy ¹. Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses sattellites contre cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les desrobber et emporter à Athene, en la garde d'aucuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, à l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayant assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publique, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gagner pais par mer. Le vent

¹ Qui ordonnoit de saisir *touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer*. Montaigne en a parlé dans l'avant-dernier paragraphe.

leur feut contraire ; et , se trouvant le lendemain à la veue de la terre d'où ils avoient desmaré , feurent suyvis par les gardes des ports. Au ioindre ¹ , Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenee d'amour et de vengeance , se reiectant à sa premiere proposition , faict aprest d'armes et de poison , et les presentant à leur vue : « Or sus ² , mes enfans, la mort
« est meshuy le seul moyen de vostre def-
« fense et liberté, et sera matiere aux dieux
« de leur sainte iustice : ces espees traictes,
« ces coupes pleines, vous en ouvrent l'en-
« tree : courage. Et toy , mon fils , qui es
« plus grand, empoigne ce fer , pour mourir
« de la mort plus forte ³. » Ayants d'un costé cette vigoreuse conseillere, les ennemis de l'aulture à leur gorge , ils coururent de furie

¹ C'est-à-dire, *comme ils s'approchoient*. Montaigne nous donne ici la traduction de ces mots de TITE-LIVE , l. 40 , c. 4, *Quùm jam appropinquabant*, dans le temps que les gardes s'approchoient pour les prendre.—C.

² TITE-LIVE , l. 40, c. 4. — C.

³ *Plus courageuse*. — E. J.

chascun à ce qui luy feut le plus à main; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de tous ses enfants, accollant chauldement son mary : « Suyvons ces garsons, mon amy; et iouissons de mesme sepulture avecques eulx. » Et, se tenant ain-sin embrassez, se precipiterent : de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans, pour faire tous les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là dessus ils sont en grand'peine : car si les torments sont violents, ils sont courts; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sçais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie. Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté.

Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe¹ recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs il y avoit trois iours, il recogneut trois de ses amis, et obtint de les oster de là; les deux moururent, dict il, l'autre vescu encores depuis. Chalcondyle², homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de luy, recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechet practiquoit souvent, de faire trencher les hommes en deux parts

¹ Dans l'histoire de sa vie, sur la fin.—C.

² Dans son *Histoire des Turcs*, l. 10, vers le commencement.—C.

par le fauls¹ du corps, à l'endroit du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois ; et veoyoit on, dict il, l'une et l'autre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir ; et treuve plus atroce ce que d'autres historiens en recitent contre des seigneurs epirotés, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Cræsus² ayant faict prendre un gentilhomme, favori de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit tant gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusqu'à ce qu'il en mourut. George Sechèl³,

¹ *Par l'enfourchure ; à la lettre, par le défaut du corps.*—E. J.

² HÉRODOTE, l. I.—C.

³ Vous trouverez ce fait, avec toutes ses circons-

chef de ces païsans de Poloigne, qui, sous tiltre de la croisade, feirent tant de maux, desfaict en bataille par le vayvode de Transylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit inventer contre luy; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abruva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie¹ de leurs mesfaicts: et fait lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, furent mises bouillir, qu'on fait manger à d'aultres de sa suite.

tances, dans la *Chronique de Carion*, refondue par Mélancton et Gaspard Peucer, son gendre, liv. 4, page 700, et dans les *Annales de Silésie*, compilées en latin par Joachim Curæus, p. 233.—C.

¹ *Toute la haine que leurs méfaits devaient inspirer.*

CHAPITRE XXVIII.

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON.

Sommaire. Ce furent deux grands hommes que les deux Catons ; mais Caton d'Utique l'emporte de beaucoup sur l'autre, qui ne peut, sans blasphème, lui être comparé.—Caton le Censeur n'étoit pas sans ambition, sans envie ; comme le prouve sa conduite envers Scipion, bien plus grand homme que lui. On le vante d'avoir voulu, dans une extrême vieillesse, apprendre la langue grecque ; et c'est un ridicule. Toutes choses doivent être faites dans leur temps. Mais ordinairement les goûts, les passions même, survivent dans les hommes à la perte de leurs facultés.—Pour Montaigne, il ne pense qu'à finir, et ne forme pas des projets qui, pour leur exécution, exigeroient plus d'une année.—Sans doute un vieillard peut encore étudier ; mais il ne faut pas qu'il aille à l'école. Ses études doivent être conformes à son âge ; elles doivent lui servir à quitter le monde avec moins de regrets. — La nuit même où Caton

d'Utique abdiqua la vie, il la passa à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

Exemples : les deux Catons.—Quintus Flaminius; Eudémonidas et Xénocrates; Philopœmen et le roi Ptolomée.—Montaigne; Caton d'Utique.

CEULX qui appariert Caton le censeur au ieune Caton, meurtrier de soy mesme, appariert deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploicta la sienne à plus de visages, et precelle¹ en exploicts militaires et en utilité de ses vacations publiques : mais la vertu du ieune, oultre ce que c'est blasphemé de luy en appariert null' aultre en vigueur, feut bien plus nette; car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy et que tout aultre homme de son siecle ?

Ce qu'on dict, entre aultres choses, de luy², qu'en son extreme vieillesse il se meit

¹ *Excelle, surpasse.*—E. J.

PLUTARQUE, *Vie de Caton-le-Censeur*, c. 1.—C.

à apprendre la langue grecque , d'un ardent appetit , comme pour assouvir une longue soif , ne me semble pas luy estre fort honorable : c'est proprement ce que nous disons , « Retumber en enfantillage. » Toutes choses ont leur saison , les bonnes , et tout ¹ ; et ie puis dire mon patenostre hors de propos ; comme on defera T. Quintius Flaminius ² , de ce qu'estant general d'armee , on l'avoit veu à quartier , sur l'heure du conflict , s'amusant à prier Dieu , en une bataille qu'il gaigna.

Imponit finem sapiens et rebus honestis ³.

¹ *Aussi.* — *Et tout* , dans ce sens-là , est un vrai gasconisme , dont voici encore un exemple que j'ai trouvé dans BRANTÔME , p. 432 , t. II , de ses *Femmes galantes* , où , parlant d'un homme marié à une belle et aimable femme , il dit : *Qui l'a telle , ne va point au pourchas , comme d'autres , autrement il est bien miserable ; et qui n'y va , peu se soucie-il de dire mal des Dames , ni bien et tout , sinon que de la sienne.* — On dit encore *itout* pour *aussi* , en Sologne. — E. J.

² PLUTARQUE , *Comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen* , § 2. — C.

³ Même dans la vertu , le sage sait s'arrêter. Juv.

Eudemonidas , veoyant Xenocrates , fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quant sçaura cettuy cy, dict il, s'il apprendencores ¹ ! » Et Philopœmen ², à ceulx qui hault louoient le roy Ptolomæus de ce qu'il durcissoit sa personne tous les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer; il les debvroit hormais ³ reellement employer. » Le ieune doibt faire ses apprests; le vieil, en iouir, disent les sages : et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse, nous recommenceons touiours à vivre : nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à

sat. 6. v. 443.— Ici Montaigne détourne les paroles de ce poète du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose.—C.

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*.

² *Id.*, *Vie de Philopœmen*.—C.

³ *Désormais*, à l'avenir. — *Désormais*, en prenant la place de *hormais*, l'a dépossédé entièrement. Du temps de Nicot, on pouvoit écrire *des ores mais*, au lieu de *désormais*.—C.

la fosse ; et nos appetits et poursuites ne font que naistre ,

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus , et , sepulcri
Immemor , struis domos ¹.

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfois ² de toutes nouvelles esperances et entreprises, prends mon dernier congé de tous les lieux que ie laisse, et me depossede tous les iours de, ce que i'ay : *Olim iam nec perit quicquam mihi , nec acquiritur..... plus superest viatici , quàm vitæ* ³.

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi ⁴

¹ Vous faites tailler des marbres , à la veille de mourir ; vous bâtissez une maison , et il faudroit songer à un tombeau. HOR. l. 2 , od. 18 , v. 17.

² *Je me défais.*—E. J.

³ Depuis long-temps , je ne perds ni ne gagne ;.... il me reste plus de provisions que de chemin à faire. SENECA. epist. 77.

⁴ J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que la fortune

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage: la sottte chose qu'un vieillard abecedaire!

Diversos diversa iuvant, non omnibus annis
Onnia conveniunt ¹.

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, afin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon aise, » respondict il. Tel estude

m'avoit donnée à parcourir. VIRG. *Énéide*, l. 4, v. 653.

¹ Les hommes aiment des choses diverses: toute chose ne convient pas à tout âge. CORNEL. GALLUS, *eleg.* I, v. 105.

feut celuy du ieune Caton , sentant sa fin prochaine , qui se rencontra au discours de Platon , de l'eternité de l'ame ; non , comme il fault croire , qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement ; d'assurance , de volonté ferme et d'instruction , il en avoit plus que Platon n'en a eu en ses escripts ; sa science et son courage estoient , pour ce regard , au dessus de la philosophie : il print cette occupation , non pour le service de sa mort ; mais , comme celuy qui n'interrompt pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation , il continua aussi sans choix et sans changement ses estudes avecques les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuict ¹ qu'il veint d'estre refusé de la preture , il la passa à iouer ; celle en laquelle il debvoit mourir , il la passa à lire : la perte ou de la vie , ou de l'office , tout luy feut un.

¹ SENEC. epist. 71 et 104.—C.

CHAPITRE XXIX.

DE LA VERTU.

Sommaire. Par le mot *vertu*, il ne faut entendre ici que la force d'âme. Ce n'est pas en des élans impétueux, mais passagers, que consiste ce genre de vertu; elle demande de la persévérance, un caractère solide et constant.—Ce n'est le tout de vouloir être ferme en quelques occasions, le difficile est de se montrer tel dans toutes ses actions. — Divers traits de courage produits par une soudaine résolution : autres exemples qui indiquent une longue détermination, un projet mûri depuis long-temps.—Mais la cause de ces actions fortes et courageuses, il faut souvent la chercher dans d'absurdes préjugés, dans de fausses doctrines. C'est un préjugé qui fait monter les femmes indiennes sur le bûcher de leur mari; c'est le dogme de la fatalité qui inspire tant d'audace aux Turcs : ce sont le plus souvent des passions religieuses ou politiques qui arment le bras des assassins.

Exemples : Pyrrhon; un paysan et un gentilhomme

du pays de Montaigne; une femme de Bergerac.
 —Les femmes indiennes; les gymnosophistes;
 Calanus; les Turcs; les Arabes Bédouins;—
 deux religieux de Florence; un jeune Turc;
 les assassins de Guillaume I, prince d'Orange,
 et du duc de Guise;—la nation des Assassins.

IE treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'ame, ou une resolute et constante habitude: et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un, d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle, et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et assurance de Dieu, mais c'est par secousses: et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles; mais ce sont traicts, à la verité; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abruver l'ame en maniere qu'elles lui deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous

escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre âme, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aucunement hors de soy ; car, ce tourbillon franchi, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là ; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu près comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque ¹ et desfaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes, et le surprendre en son ² à tous les iours.

¹ *Défectueux, imparfait, foible.*—E. J.

² *En son habit de tous les jours.*—E. J.

Pyrrho, celui qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme tous les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et, parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte¹ qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon et visage; s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celuy à qui il parloit s'en feust allé; s'il alloit, il ne rompoit son chemin² pour empeschement qui se presentast,

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 63.
— C.

² DIOG. LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 62.
— Montaigne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon « stupide et immobile, prenant un « train de vie farouche et inassociable, attendant le « heurt des charrettes; se presentant aux precipices, « refusant de s'accommoder aux loix, » enchérissent sur sa doctrine. Pyrrhon, ajoute-t-il, « n'a pas voulu « se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme

conservé des precipices, du heurt des charrettes et aultres accidents par ses amis : car; de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelquesfois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle contance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations; c'est plus d'y ioindre les effects; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprises si esloignées de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voilà pourquoy, comme il feut quelquesfois rencontré en sa maison, tansant¹ bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en

« vivant, discourant, et raisonnant, jouissant de tous plaisirs et commoditez naturelles, etc. » L. 2, c. 12. — C.

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 66. — C.

cela à son indifférence : « Quoy , dict il , fault il qu'encores cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles ? » Une aultre fois , qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est , dict il ¹ , tresdifficile de despouiller entièrement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses , premierement par les effects , mais , au pis aller , par la raison et par les discours. »

Il y a environ sept ou huict ans , qu'à deux lieues d'icy un homme de village , qui est encores vivant , ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme , revenant un iour de la besongne , et elle le bienveignant ² de ces criaileries accoustumées , entra en telle furie , que sur le champ , à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains , s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre , les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 66.

— C.

² *L'accueillant , pour sa bienvenue.* — E. J.

des nostres, amoureux et gaillard, ayant, par sa perseverance, amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur le point de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et desfaily, et que

Non viriliter

Iners senile penis extulerat caput¹,

il s'en priva soudain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse? Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordogne, une femme ayant esté tormentee et battue, le soir

¹ La partie dont il attendoit le plus de service n'avoit donné aucun signe de vigueur, *Tibullus ad Priapum, de inertiâ inguinis, carmen 84, diversorum poetarum in Priapum Lusus*. Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragments, ou ces priapées, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*, edit. de 1669.— C.

avant, de son mary, chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointee de ses voisines comme de coustume, leur laissant couler quelque mot de recommandation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes : car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gagner ce poinct et cet avantage sur ses compaignes ; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

... Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,
 Uxorum fuis stat pia turba comis :
 Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
 Coniugium : pudor est non licuisse mori.
 Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
 Imponuntque suis ora perusta viris¹.

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouissance : ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespasé, la veufve peult, si elle veult, mais peu le veulent, demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaye, comme

¹ Lorsque la torche funèbre est lancée sur le lit de mort, on voit autour du bûcher les épouses échelées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leurs époux : survivre est pour elles une honte. Celle qui sort victorieuse de ce combat se précipite dans les flammes, et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux. PROPERT. eleg. 12, l. 3, v. 17.

allant, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un mirouer, une flesche en l'aulture : s'estant ainsi promenee en pompe, accompagnee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduite, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et, prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommande ses enfants, si elle en a. Entre

la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaise ardente, ce qu'aucunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'ioindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a fait, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches pour l'empescher de languir; et se change toute leur ioye en dueil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veult enterrer; et là mis en son seant, la veufve à genoux devant luy, l'embrassant estroictement, et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur, qui, venant à se haulser iusques à l'endroict des espauls de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soudain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis. En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes; car, non par la contraincte

d'aultruy, non par l'impetuosité d'un' humeur soubdaine, mais ¹ par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se voyoient menacez ² par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré; et aprez avoir festoyé ioyusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les veist mouvoir ny pieds, ny mains : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus ³, en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand. Et n'estoit estimé entre eulx ny saint, ny bienheureux qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiée par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et, pour attacher les choses

¹ QUINTE-CURCE, l. 8, c. 9.—C.

² STRABON, l. 15.—C.

³ PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre-le-Grand*, c. 21.
—C.

advenir et nostre volonté mesmes à certaine et inevitable nécessité, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses devoir ainsin advenir, comme il faict sans doute; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesme (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous voyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous voyons : l'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage¹, et sçait que nous fauldrans, parce que nous aurons voulu faillir. »

¹ *A notre libre arbitre (ad nostrum arbitrium).—E.J.*

Or, i'ay veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain point, ny les arquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise, ne la peuvent avancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merueilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Iouinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins, ausquels le roy saint Louys eut affaire en la Terre sainte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordination inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc : et pour leur plus extreme maudisson,

quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche : « **Maudit sois tu comme celuy qui s'arme, de peur de la mort** ! » Voilà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence; du temps de nos peres : Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer tous deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publicque, pour la verification chascun de son party : et en estoient desia les apprests tous faits, et la chose iustement sur le point de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu ².

Un ieune seigneur turc, ayant faict un signalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux batailles d'Amurath et de l'Huniade ³.

¹ *Mémoires de Joinville*, c. 30.—C.

² *Mém. de Philippe de Commines*, l. 8, c. 19.—C.

³ Le fameux Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle.—C.

prestes à se donner¹, enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), rempli d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre : quelque iour, estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme²; et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores mon arc, car il me faisoit fort beau ieu. Je commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Apres tout, ie descouplai mes levriers apres, qui n'y peurent non plus. I'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'avancer. » Ce conte

¹ *A se livrer, ou à se choquer, comme on a mis dans quelques anciennes éditions.—E. J.*

² *C'est-à-dire, au gîte.*

doibt servir à nous faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se van-toit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle; et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son proufit, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule!

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange ¹. C'est merveille comment

¹ Le fondateur de la république de Hollande. En

on peut eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suite d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener, mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust

1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet à Anvers, au sortir de table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jeau-reguy, et guérit de cette blessure; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet dans sa maison à Delft, en Hollande, par Balthasar Gérard, natif de la Franche-Comté.—C.

sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduite de son exploit montre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'execution qui feut faicte prez d'Orleans ¹, n'eut rien de pareil; il y eut plus de hazard que de vigueur; le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel; et l'entreprinse de tirer, estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, feut l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le montra; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que re-

¹ Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise, un soir que ce duc s'en retournoit à cheval à son logis. Voyez les *Mémoires de Brantôme*, à l'article de *M. de Guise*, t. III, p. 112, 113, 115.—C.

courir à ses amis au travers d'une rivière ? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que i'estime du peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous prevoyiez au delà un bord aysé, selon le cours de l'eau. L'aulture ¹, quand on luy prononça son horrible sentence : « I'y estois préparé, dict il; ie vous estonnerai de ma patience. »

Les Assassins ², nation despendante de la Phœnicie, sont estimez, entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gagner paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoint, contre des ennemis puissants,

¹ Balthazar Gérard, qui venoit de tuer le prince d'Orange par un infâme assassinat.—C.

² Ou *Assassiniens*, peuples qui habitoient dix à douze villes de la Phénicie. On a publié beaucoup de fables à leur sujet. M. Silvestre de Sacy, dans une savante dissertation, a jeté, tout récemment, beaucoup de jour sur leur histoire.—A. D.

au prix d'une mort certaine, et sans aucun soing de leur propre dangier. Ainsi feut assassiné ¹ (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville, pendant nos entreprises de la guerre sainte; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat: les meurtriers conduicts au supplice, tous enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX.

D'UN ENFANT MONSTRUEUX.

Sommaire. Description d'un enfant et d'un pâtre monstrueux. — Ce qui nous paroît prodige, *monstre*, ne l'est pas pour la nature.

Exemples: un Enfant; un Pâtre. — Epiménides.

CE conte s'en ira tout simple; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Je veis avant hier un enfant que deux hommes et une

¹ A Tyr, en 1192.

nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage : il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduit du dos estouppé¹, le reste entier; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que

¹ *Bouché, fermé.*

de quatre doigts, ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfait, vous voyiez au dessous le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfait ne se pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre : voylà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfait demouroient pendants et branslants sur l'autre, et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par tous les deux endroicts, aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants et en mesme poinct que les siens, sauf, qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps et ses membres divers, se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy, de maintenir sous l'union de ses loix ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais, de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieulx le laisser passer devant ; car il n'est que de deviner en choses faictes, *ut quùm facta sunt, tùm ad coniecturam aliquã*

interpretatione revocentur ¹ : comme on dict d'Epimenides ², qu'il devinoit à reculons.

Le viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aucune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et réglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation.

¹ Afin qu'on puisse, par quelque interprétation, faire cadrer ce qui est arrivé avec ce qu'on avoit conjecturé. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 31.

² La remarque est d'Aristote, qui, dans sa *Rhetorique*, l. 3, c. 12, nous dit qu'Épiménides n'exerçoit point sa faculté divinatrice sur les choses à venir, mais sur celles qui étoient passées et inconnues.

Quod crebrò videt, non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod antè non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet ¹. Nous appelons contre nature, ce qui advient contre la coutume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouveauté nous apporte.

CHAPITRE XXXI.

DE LA CHOLERE.

Sommaire : Il vaut mieux confier les enfants à la sagesse du gouvernement, qu'à leurs propres parents. Ceux-ci les châtient quelquefois au milieu des transports de la colère. Ils les accablent de coups, les estropient. Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Et cependant la colère

¹ Voit-on souvent une chose, on ne l'admire point, quoiqu'on en ignore la cause ; mais si ce qu'on n'avoit pas encore vu arrive, on le regarde comme un prodige. *Crc. de Divinat.* l. 2, c. 22.

nous fait le plus souvent envisager les objets sous un aspect trompeur : les fautes qui nous irritent ne sont pas telles qu'elles nous paroissent. — Combien sont hideux les signes extérieurs de la colère. — Digression sur cette proposition, qu'il ne faut pas juger de la vérité ou de la fausseté de la croyance, des opinions des hommes, en tout genre, par leur conduite habituelle. — Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère. — Nous cherchons toujours à trouver et faire trouver notre colère juste et raisonnable. — Les femmes, naturellement emportées, deviennent furieuses par la contradiction ; le silence et la froideur les calment, les désarment. — Pour cacher sa colère, il faut des efforts inouïs ; elle est moins terrible quand elle éclate librement. — Règles que suit Montaigne quand il punit ou fait punir ses domestiques : il feint quelquefois plus de courroux qu'il n'en a. — Il ne croit pas que la colère puisse jamais avoir de bons effets, quand il s'agirait même de forcer les autres à pratiquer la vertu. C'est une arme dangereuse ; *elle nous tient, nous ne la tenons pas.*

Exemples : les institutions de Lacédémone et de Crète ; Caius Rabirius et César ; — Eudamidas ; Cléomènes ; Cicéron et Brutus ; Cicéron et Sénèque ; les Éphores de Sparte ; Plutarque et un

de ses esclaves.—Archytas, de Tarente ; Platon ; le lacédémonien Charite et un ilote. Cnéius Pison.—L'orateur Célius ; Phocion.—Un militaire ; Diogène et Démosthène.—Montaigne.

PLUTARQUE est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peut veoir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplese que ce nous est d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote¹, laissent à chascun, à la maniere des cyclopes, la conduite de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules lacedemonienne et cretense² ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture ? et cependant, sans aucune dis-

¹ *Ethic. ad Nicom.* l. 10, c. 9 ; et *Odyss.* l. 9, v. 114 et 115.—C.

² *Les seules polices lacédémonienne et crétoise.*—E. J.

cretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient. Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie voyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeulx,

Rabie iecur incendente, feruntur
Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit¹,

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage,) à tout² une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en

¹ Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout à coup perdant son point d'appui, fond et se précipite du haut de la montagne au sommet de laquelle il étoit suspendu. *Juv. sat. 6, v. 647.*

² *Avec une voix, etc.—E. J.*

faict compte, comme si ces esboitements et eslochements ¹ n'estoient pas des membres de nostre chose publicque.

Gratum est, quòd patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis ².

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité ³ des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis, aux peres et aux pedantes ⁴, de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus

¹ *Esboitement et eslochement*, termes synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans NICOT, qui le fait venir d'*exlocare*; et dans RABELAIS, *deslocher*.—C.

² La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau citoyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans la magistrature, soit dans les camps, JUV. sat. 14, v. 70.

³ *La netteté, la pureté des jugements*.

⁴ *Aux pédants, aux maîtres d'école*.—C.

correction, c'est vengeance. Le chastement tient lieu de medecine aux enfants; et souffririons nous un medecin qui feust animé et couroucé contre son patient.

Nous mesmes, pour bien faire, ne devrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité autres, quand nous serons r'accoysez ¹ et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. Celuy qui a faim use de viande; mais celuy qui veult user de chastement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiments qui se font avecques

¹ *Rapaisés, revenus de notre emportement.*—*R'accoyser* ne se trouve ni dans le dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave; mais *accoyser* est dans tous les deux, où il signifie *calmer, apaiser, adoucir*, etc.—C.

poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruit de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina gorgoneo sæviùs igne micant ¹.

Suetone ² recite que Caius Rabirius, ayant esté condamné par Cæsar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gagner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cæsar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il

¹ Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la Gorgone. OVID. *de Arte amandi*, l. 3, v. 503.

² *In Jul. Cæsare*, § 12.—C.

fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sottte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace; comme disoit Eudamidas¹, oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumees au son de la trompette : » et Cleomenes, oyant un rheteur haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire; et, l'aulture s'en scandalisant, il luy dict : « I'en ferois de mesme si c'estoit

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédém.*—C.

une arondelle ¹ qui en parlast; mais si c'estoit une aigle, ie l'orrois volontiers. » I'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vifvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus : les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que Senegue en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point : l'autre vous anime et enflamme. Je ne veois iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traictent de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il a esté : car les ephores à Sparte ² voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédém.*—C.

² AULU-GELLE, l. 18, c. 3.—C.

homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si vouldrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius ¹ de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere: Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles auculnement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien fait: » mais enfin, se mettant à crier, et injurier à bon escient son maistre, lui reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit ²; qu'il luy avoit souvent ouï

¹ *Noct. attic.* l. 1, c. 26.—C.

² Cet esclave de Plutarque ne dit pas que son maî-

dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis; « Comment, dict il, « rustre, à quoy iuges tu que ie sois à cette « heure courroucé? mon visage, ma voix, « ma couleur, ma parole, te donne elle quel- « que tesmoignage que ie sois esmeu? ie ne « pense avoir ny les yeulx effarouchez, ny le « visage troublé, ny un cry effroyable: rou- « gis ie? escume ie? m'eschappe il de dire « chose de quoy i'aye à me repentir? tres- « sauls ie? fremis ie de courroux? car, pour « te dire, ce sont là les vrais signes de la « cholere. » Et puis, se destournant à celui qui fouettoit: « Continuez, luy dict il¹, tous- iours vostre besongne, pendant que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son conte.

Archytas Tarentinus, revenant d'une

tre se vantoit d'être philosophe, mais qu'il n'agissoit pas en philosophe. *Noct. attic.* l. 1, c. 26.—C.

¹ *Id. ibid.*—C.

guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur; et l'ayant faict appeller: « Va, luy dict il ¹, que, si ie n'estois en cholere, ie t'estrillerois bien! » Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus ² charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus, Lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insollement et audacieusement envers luy, « Par les dieux, dict il ³, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cette heure mourir. »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois, nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence? I'ay retenu à ce pro-

¹ CIC. *Tusc. quæst.* l. c. 4, 36.—C.

² SENECA. *de Irâ*, l. 3, c. 12.—C.

³ PLUTARQUE, *Dits notables des Rois*.—C.

pos un merveilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu¹, s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en fait grand' feste, et aprez force caresses et accolades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'autre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité² que sa passion luy fournit soubdain, il en fait trois

¹ « C'étoit, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, mais dur, et dans l'esprit duquel « la sévérité passoit pour fermeté d'âme. » (*De Irá*, l. 1, c. 16.) Montaigne nous fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurois dire pourquoi.—C.

² PLUTARQUE, *Dits notables des Rois*.—C.

coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les feit despescher tous trois; le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy; le second qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui souppoit en sa compaignie, homme de molle et douce conversation, et qui, pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin¹ se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux! dict il, afin que nous soyons deux. » Elles, de mesme, ne se courroucent qu'afin qu'on se

¹ SENEC. *de Irá*, l. 3, c. 8.—C.

contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion¹, à un homme qui luy troubloit son propos, en l'iniuriant asprement, n'y fait aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere: cela faict, sans aucune mention de ce trouble, il recommença son propos en l'endroit où il l'avoit laissé. Il n'est repliche si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire, car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere: elle l'agite de telle violence et fureur,

Magno veluti cùm flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices: furit intus aquæ vis
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis;
Nec iam se capit unda; volat vapor ater ad auras²;

¹ PLUTARQUE, *Instr. pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. 10.—C.

² Ainsi, lorsque la flamme pétillante d'un bois sec

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie puisse faire un tel effort : ie ne vouldrois pas mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis. Un aultre se van-toit à moy du reglement et douceur de ses mœurs, qui sont à la verité singulieres : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien tem-perez ; mais que le principal estoit de prou-veoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses af-faires, que de se ronger interieurement ; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le

s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, s'élève et bouillonne avec furie, et franchit écumante les bords du vase ; une noire vapeur s'élève dans les airs. VIRG. *Énéide*, l. 7, v. 462.

dehors. On incorpore la cholere en la cachant; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans ¹ : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres. » Je conseille qu'on donne plustost une buffe ² à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour représenter cette sage contenance; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couvrir à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant; il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quùm, simulatâ sanitate, subsidunt* ³.

I'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène-le-Cynique*, liv. 6, segm. 34.—C.

² *Buffe* on *soufflet*, alapa. NICOT.—C.

³ Les maladies de l'âme qui se manifestent sont les plus légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. SENECA. *epist.* 56.

qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espan-
dent pas à tout prix, car cela en empesche
l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et
ordinaire passe en usage, et faict que chas-
cun la mesprise; celle que vous employez
contre un serviteur pour son larrecin, ne se
sent point, d'autant que c'est celle mesme
qu'il vous a veu employer cent fois contre
luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal
assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne
se courroucent point en l'air, et regardent
que leur reprehension arrive à celuy de qui
ils se plaignent; car ordinairement ils crient
avant qu'il soit en leur presence, et durent à
crier, un siecle aprez qu'il est party ¹ :

Et secum petulans amentia certat ² :

ils s'en prennent à leur ombre, et poulsent
cette tempeste en lieu où personne n'en est
ny chastié ni interessé, sauf du tintamarre

¹ Coste croit que Montaigne lance ici, en passant,
un trait contre sa femme.—E. J.

² L'insensé, ne se possédant pas, combat contre
lui-même. CLAUDIAN. *in Eutrop.* l. 1, v. 237.

de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mutinent sans partie ¹ : il faut garder ces rodomontades où elles portent :

Mugitus veluti quùm prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ ².

Quand ie me courrouce, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence ; mais non pas en trouble, de sorte que i'aille iectant à l'abandon et sans choix toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime

¹ *Sans partie adverse, sans antagoniste.*—E. J.

² Tel le taureau qui s'apprête au combat, en poussant d'horribles mugissements ;

De ses dards tortueux il attaque des troncs ;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et, sous ses bonds fougueux, il fait voler l'arène.

Énéide, l. 12, v. 103.

Ces trois vers sont de M. Delille.

qu'elles blecent le plus ; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent ; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond ; la cheute se presse, s'esmeut et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye¹ qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere ; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois ; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulsier l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qui la meuve. Je marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me

¹ *Me satisfait, me dédommage.*—E. J.

sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'autre, et ne naissent pas en un poinct : donnons à chacune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de représenter le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aucune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresnavant d'autant moins chagrin et difficile que i'aurai plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote diet que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent¹, respondent plaisamment Que c'est

¹ SENEC, *de Irá*, l. 1, c. 16.—C.

un' arme de nouvel usage; car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII.

DEFFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE.

Sommaire. Combien est fausse la comparaison que l'on a faite du cardinal de Lorraine avec Sénèque. En vain l'on a voulu, d'après l'histoire de Dion, tracer un portrait injurieux de ce philosophe. Il en faut bien plutôt croire Tacite et quelques autres, qui en parlent d'une manière très-honorable. — Quant à Plutarque, il a été aussi accusé, par Jean Bodin, d'ignorance et d'excessive crédulité. Examen de cette accusation, et réponses de Montaigne à tous les raisonnemens sur lesquels s'appuyoit le censeur de Plutarque.

Exemples : Sénèque et le cardinal de Lorraine; Dion l'historien et Tacite. — Jean Bodin. — Un enfant de Lacédémone; Pyrrhus; les jeunes

Spartiates ; un Espagnol et Lucius Pison ; Epicharis ; de simples villageois du temps de Montaigne ; Agésilas ; grands hommes grecs et romains , comparés ensemble par Plutarque.

LA familiarité que j'ay avec ces personnages icy , et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse , et à mon livre massonné purement de leurs despouilles , m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque , parmy une milliasse de petits livrets , que ceulx de la religion pretendue reformee font courir , pour la deffense de leur cause , qui partent par fois de bonne main , et qu'il est grand dommage n'estre embesognés à meilleur subiect , j'en ai veu aultrefois un qui pour allonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celui de Neron , apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque ; leurs fortunes , d'avoir esté tous deux les premiers au gouvernement de leurs princes ; et quant et quant leurs mœurs , leurs conditions et leurs desportements. En quoy , à mon opinion , il

faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal ; car , encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit , son eloquence , son zele envers sa religion , le service de son roy , et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare , et quant et quant si necessaire pour le bien publicque , d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité , suffisant et capable de sa charge ; si est ce qu'à confesser la verité , ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle , ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme , que celle de Senecque.

Or , ce livre de quoy ie parle , pour venir à son but , faict une description de Senecque tresiniurieuse , ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien , duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car , oultre qu'il est inconstant , qui , aprez avoir appellé Senecque tressage tantost , et tantost ennemy mortel des vices de Neron , le faict ailleurs avaricieux , usurier , ambitieux , lasche , voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes , sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts , et

la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aucun tesmoignage au contraire; et d'avantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les autres parlent treshonorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux; et ie ne veulx alleguer autre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompagné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie

l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, » ce n'estoit pas grande reprehension, car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à es-cient il recite par fois diversement mesme histoire; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, fait par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite ' qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché sous sa robbe, iusques à mourir plus-

' *Vie de Lycurgue*, c. 14.—C.

tost que de descouvrir son larrecin. » Je treuve en premier lieu cet exemple mal choisi ; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame , là où des forces corporelles nous avons plus de loy ¹ de les limiter et cognoistre : et à cette cause , si c'eust esté à moy à faire , i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte ; et il y en a de moins croyables , comme entre aultres , ce qu'il recite de Pyrrhus ² , « que , tout blecé qu'il estoit , il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy , armé de toutes pieces , qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas , si bien que le corps se partit en deux parts. » En son exemple , ie n'y treuve pas grand miracle , ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque , d'avoir adiousté ce mot , « comme on dict , » pour nous advertir , et tenir en bride nostre créance ; car si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'antiquité ou de religion , il n'eust voulu ny recevoir luy

¹ *Plus de moyen, de faculté, de liberté.*—E. J.

² *Vie de Pyrrhus, c. 12.*

mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables ; et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs ¹, sur ce subiect de la patience des enfans lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict ²) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfans, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gémir, et aucuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite, avecques cent aultres tesmoins ³, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant

¹ Immédiatement après l'exemple de l'enfant qui se laissa déchirer le ventre par un renard.

² *Tusc. quæst.* l. 2, c. 14, et l. 5, c. 27.—C.

³ VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 3, *in externis*. § 1.—C.

coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny de quoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte ¹ soit incroyable, mais ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle. Marcellinus recite ², sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer des Ægyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire simplement leur nom.

Un païsan espagnol, estant mis à la ge-

¹ *Le conte de Plutarque.*—E. J.

² *L. 22, c. 16, sub finem.*—C.

henne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso ¹, crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté; et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession : » et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranslant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy ², et s'y tua.

Epicharis ³, ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aucune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour; rapportee à la gehenne le lendemain, les membres tous brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un des bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir, et

¹ TACITE, *Annal.* l. 4, c. 45.—C.

² Contre un mur.—Paroy, du latin *paries*.

³ TACITE, *Annal.* l. 15, c. 57.—C.

se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'autres à semblable entreprise contre luy? Et qui s'enquerra à nos argoulets ¹ des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siecles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'ægyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Je sçais qu'il s'est trouvé de simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts avec le chien d'une pistole ², poulses les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une grosse chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort, tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques

¹ *Simple soldats.*—C.

² *Avec le chien d'un pistolet.*—C.

lequel on l'avoit tirassé toute la nuict à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts, (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues? I'ay cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chaud que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte: et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et de bastonnades, ne cessoit d'appeller son marry

Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité tous les iours on veoid l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté. Il ne faut pas inger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs ; et est une grande faulté, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne sçauroient faire ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy ; selon elle, il fault regler toutes les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité ! Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre

du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens; et, encores que ie reconnoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mes pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperçois aulcunement en moy les semences: comme ie foyz aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Te veois bien le tour que celles là se donnent pour se montrer, et admire leur grandeur: et ces esclancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'autre exemple qu'il¹ allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque²; c'est « qu'Agésilas feut mulcté³ par les ephores pour avoir

¹ Bodin.

² *Vie d'Agésilaüs*, c. 1.—C.

³ *Mis à l'amende*. On trouve *mulcté* dans le Dictionnaire de Cotgrave.—C.

attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens. » Je ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous ; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour ccla seul d'agreer trop à leurs concitoyens, tesmoings l'ostracisme ¹ et le petalisme ².

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eux ; mais non les Romains aux Grecs, tesmoings, dict il, Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils.

¹ L'*ostracisme* étoit à Athènes une sentence de bannissement politique pour dix ans.—E. J.

² Le *pétalisme* étoit, à Syracuse, ce que l'*ostracisme* étoit à Athènes, à la réserve qu'il ne duroit que cinq ans.—E. J.

C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable ; car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste ; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion ; car en ce pair, il se

trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'avantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, ie veois bien que leurs exploits de guerre sont plus enflés, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'autres noms de moins de merite; tesmoins Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs autres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages. Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangonner ¹ les victoires, les exploits

¹ *Comparer.*—E. J.

d'armes, la puissance des armées conduites par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceux d'Agésilaus ¹? « ie ne crois pas, dict il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agésilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla ²? « Il n'y a, dict il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrober aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peut avoir fait iniure, quelque disparité qui y puisse estre; et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aucune preference; il apparie les pieces et les circonstances, l'une aprez l'autre, et les iuge separement. Parquoy, si on le vouloit con-

¹ Dans la *Comparaison de Pompée avec Agésilas*.

— C.

² Dans la *Comparaison de Sylla avec Lysander*.

— C.

334 ESSAIS DE MONTAIGNE,
vaincre de faveur, il falloit en esplucher
quelque iugement particulier; ou dire, en
general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec
à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aul-
tres plus correspondants pour les apparier¹,
et se rapportants mieulx.

¹ *Les appareiller, les comparer.*—E. J.

FIN DU SIXIEME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XII. De iuger de la mort d'aultruy. . P.	1
CHAP. XIV. Comme nostre esprit s'empesche soy mesime.	18
CHAP. XV. Que nostre desir s'accroist par la malaysance.	21
CHAP. XVI. De la gloire.	37
CHAP. XVII. De la présumption.	76
CHAP. XVIII. Du desmentir.	163
CHAP. XIX. De la liberté de conscience. . . .	176
CHAP. XX. Nous ne goustons rien de pur. . .	188
CHAP. XXI. Contre la faineantise.	197
CHAP. XXII. Des postes.	209
CHAP. XXIII. Des mauvais moyens employez à bonne fin.	218
CHAP. XXIV. De la grandeur romaine. . . .	223
CHAP. XXV. De ne contrefaire le malade. . .	228
CHAP. XXVI. Des poulces.	234
CHAP. XXVII. Couardise mere de la cruauté. .	238

CHAPITRE XXVIII. Toutes choses ont leur saison.	265
CHAP. XXIX. De la vertu.	272
CHAP. XXX. D'un enfant monstrueux.	292
CHAP. XXXI. De la cholere.	296
CHAP. XXXII. Deffense de Seneque et de Plutarque.	318

FIN DE LA TABLE.

Henri Laffille
20.12.1935
[SAYCE]

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n° 80.

852261

